

RG 95 Shalom Schwarzbard Papers  
(Tcherikower Archive)

En krig mit zikh alayn - French translation,  
typescript

undated

Folder 893

... ש"ס. שח"ט

א"י

... ש"ס. שח"ט

... ש"ס. שח"ט

70844

I.

Aux Invalides: Aussitôt que la mobilisation avait été proclamée officiellement sur les murs des institutions gouvernementales, les rues de Paris ~~à~~ étaient remplies de monde. Tous les hommes semblaient être pénétrés d'un même sentiment patriotique. Il rayonnait dans <sup>tous</sup> les yeux ~~de chacun et de tous~~. <sup>De</sup> Toutes les lèvres ~~travaient éch~~ <sup>jaillissait</sup> le même cri: Nous irons!...

~~Simultanément paraissait aussi~~ Sur la surface rugueuse du courant tumultueux de l'entrain populaire - ~~marquaient toujours les yeux dans les moments et mou-  
vements~~ <sup>bruyamment paraissait en même temps</sup> l'écume des bas-fonds de la Société, Les vauriens, les clochards, les saouleurs; beaucoup d'entre eux, encore jeunes et costauds. Protégés par le drapeau tricolore qu'ils <sup>s'étaient</sup> ~~se sont~~ fabriqués à la hâte, <sup>de</sup> avec des cris sauvages de haine ~~et de violence~~, ils s'arrêtaient à chaque boutique ou magasin dont l'enseigne leur semblait être d'origine non française pour crier à l'unisson: "Encore un!" C'était tout ce qu'il fallait: ~~et~~ l'enseigne <sup>était</sup> ~~est~~ aussitôt arrachée, ~~et~~ piétinée; ~~et~~ la boutique ~~est~~ dévalisée et saccagée.

Tel fut le sort, dans les premiers jours du grand désordre, de bien <sup>des</sup> ~~de~~ entreprises étrangères, voire française: Des magasins, qui avaient dû fermer leurs portes à cause de la mobilisation presque totale de leur personnel ou de ~~leurs~~ <sup>avaient</sup> propriétaires, ~~ont~~ été désignés par les <sup>comme</sup> ~~pour~~ patriotards frénétiques ~~pour~~ des entreprises allemandes et, en conséquence, mis à sac et pillés des caves jusqu'aux greniers.

....

Plus que d'autres avait souffert la Société Laitière "MAGGI", devenue très populaire à Paris grâce à son lait et ses produits bon marché. L'"Action Française" du Roy a laissé répandre le bruit que le Société "MAGGI" était une maison Allemande, <sup>qui vendait</sup> ~~avait vendu~~ le lait et le beurre meilleur marché afin d'empoisonner la population. Comme preuve à l'appui, disaient-ils, la mortalité infantile avait été très élevée l'année d'avant la guerre. Il n'en ~~fallut~~ <sup>fallut</sup> pas davantage pour qu'en un clin d'oeil les centaines de boutiques "MAGGI" ne fussent pillées et saccagées, pendant que l'usine centrale et les machines étaient brisées et détruites. La vie normale du pays s'était arrêtée net comme par un coup de baguette magique. Toute activité sociale était tombée à zéro. Les grands esprits, et les chefs politiques, <sup>vers qui</sup> ~~vers~~ les masses avaient l'habitude de se tourner dans les grandes crises, s'étaient, après l'assassinat stupide et soudain de Jaurès, retirés de l'arène publique pour se cacher, de peur qu'on ne puisse les repérer...

Et pourtant, hier encore, les rues de Paris résonnaient du <sup>cri</sup> unanime d'"Abas la guerre" "Vive la paix"... Place de la République, sur les Grands Boulevards, des voix proclamaient: "Nous voulons la paix! Nous ne voulons pas de guerre!"

Ces voix <sup>étaient</sup> ~~sont~~ maintenant noyées par les cris sauvages et haineux. Mars, le dieu terrible de la guerre, avait la parole. Les sabres étincelants des gardiens de

L'ordre s'escrimaient dans l'air limpide au-dessus des têtes du populo: "On vous en donnera de la paix!" ~~■~~ Semblaient-ils narguer le monde.

Les chevaux sous eux battaient la mesure, piétinant sous leurs sabots la vague humaine...

— Quel spectacle! s'était écrié quelqu'un près de moi...

— Rien à faire, disait son voisin. La France ~~ne l'a~~ pas voulu...

~~■■■■■~~ A ce moment déjà, les têtes écrasées et les dos brisés avaient senti ce que c'était que faire la guerre...

Des cris épouvantables, comme ceux de boeufs qu'on ~~n'a pu abattre du premier coup~~ <sup>avec</sup> ~~ne s'abat pas du premier coup~~ déchiraient l'air de tous côtés. Certains hurlaient <sup>en</sup> "Plutôt mourir ici que de rester quelque part, ~~sur un champ~~ <sup>sur un champ</sup> ~~campagne~~, et se laisser dévorer par des oiseaux de proie ou des bêtes sauvages!"

D'autres arguaient: "On nous mobilise pour aller faire la guerre, nous devons nous défendre. La guerre de 70 nous a déjà ~~instruit~~ <sup>en</sup> instruit: elle a excité notre fierté et éveillé une haine terrible contre le militarisme allemand et ses ~~ju~~ <sup>ju</sup> ~~inkers~~." "

- A Berlin! A Berlin! criaient des voix ~~devenant~~ de plus en plus fréquentes, de plus en plus sauvages et menaçantes.

Le cauchemar de la guerre ~~avait~~ <sup>si</sup> introduit un chaos dans les esprits non seulement du peuple. Lui, après tout, semble avoir l'habitude de se laisser aller avec le courant et de n'avoir d'autre opinion que celle qu'on lui

infuse. Mais ce fut aussi le cas des sphères intellectuelles, des sceptiques, des révolutionnaires, de tous ceux enfin qui élevaient toujours leur voix contre toute injustice sociale. Ceux-là aussi avaient été entièrement dérouterés...

Les éléments révolutionnaires de toutes les nuances et de tous les pays qui s'étaient trouvés alors en France n'avaient pu entreprendre aucune action indépendante contre la guerre, et étaient plutôt heureux qu'on les laissât tranquilles et leur permettait de respirer librement...

Parmi les révolutionnaires de la colonie <sup>juive</sup> ~~privée~~ à Paris ~~régnait~~ <sup>régnaient</sup> le même chaos, la même indécision, la même déroute. Une partie s'était jetée dans la grande cohue, s'engageant comme volontaires; ils appartenaient surtout au groupe <sup>de</sup> révolutionnaires ~~de~~ juifs d'origine russe, c'est à dire de ceux pour lesquels l'avis et l'opinion des géants révolutionnaires était sacrosaint. En effet, beaucoup de ces révolutionnaires, très connus dans les divers pays de l'Entente, avaient considéré qu'il fallait lutter contre le militarisme allemand et la Caste guerrière des <sup>ju</sup> ~~juifs~~ ~~inkers~~.

Les juifs avaient souffert plus que les autres de ce chaos. Les Français-qu'ils fussent pour ou contre la guerre - n'avaient d'autre issue que ~~celle~~ de se défendre. Les étrangers, tels les Allemands et les Autrichiens, n'avaient d'autre solution que ~~celle~~ de quitter

le pays ou se laisser interner. Les autres nationalités étaient protégées par leurs consulats respectifs et étaient, par conséquent, sûres de ne pas être ennuyées. Mais la situation des émigrés juifs, de ceux qui avaient fui la Russie, la Roumanie, la Turquie, etc..., était ~~très~~ <sup>inquiétante</sup> ~~très~~. C'était surtout parmi les juifs persécutés depuis leur naissance que la panique était tragique, les premiers jours de la guerre. Ils voyaient qu'au beau milieu de cette Europe tant rêvée dans cette cité de Paris éminemment civilisée, <sup>on se livrait à des actes qui ressemblaient fort aux pogromes qu'ils avaient subi en la</sup> ~~les pogromes ne laissaient~~ <sup>en la</sup> ~~desirer en rien ceux de la~~ Russie Tzariste ou de la Roumanie Oligarchique. Et puisque pogrome il y a, c'est qu'on a naturellement, l'intention de se prendre au Juif. Si ce n'est pas encore aujourd'hui, ce sera certainement demain... Et bon nombre de ces juifs, passaient leurs journées et leurs nuits à attendre avec horreur l'aube d'une nouvelle journée. Il n'y avait personne qui <sup>pour</sup> ~~put~~ les calmer. Là où les géants français avaient pu perdre la tête ~~et leur courage~~, que pouvait-on s'attendre de ces Juifs!... Et à la place des chefs et des tribuns qui s'étaient tus et cachés, ce furent les bavards, les superficiels, ~~ceux~~ qui, à grands cris, sur tous les tons, prirent possession de ces quartiers où pullulent les familles juives - à Montmartre, à la Bastille, à Belleville.

Des "prophètes du peuple" surgirent de partout

...!

prêchant à tous les juifs de devenir soldats de l'armée française: car la France sortirait alors victorieuse, gagnerait la guerre... et sauverait, ~~avec elle~~, tous les Juifs...

Sur les hauteurs de Montmartre, ~~ce fut~~ un solide boucher, caracolant sur un cheval décoré de drapeaux juifs et français, entouré d'une foule de jeunes gens, ~~qui~~ faisait appel aux Juifs de s'inscrire dans l'armée française.

A la Bastille, ~~ce fut~~ un jeune homme de bonne famille, sioniste fanatique, ~~qui~~, avec la permission de l'exécutif sioniste, organisait des réunions et installait au 10 de la rue de ~~la~~ Jarente, un bureau de recrutement de volontaires juifs qui s'inscrivaient sur la liste comme Juifs, et non comme Grecs, Roumains, etc...

Un rendez-vous pour tous les volontaires juifs qui s'étaient déjà inscrits sur la liste de ce bureau de cette même rue de ~~la~~ Jarente fut <sup>fixé</sup> ~~posé~~ pour 8 heures du matin, le mardi 21 Août.

Quand tous furent réunis, le jeune homme élégant et de bonne famille s'érigea en commandant, ordonna, en conséquence, de s'aligner, de marcher à droite, de tourner à gauche, gueula quand ses ordres n'étaient pas ponctuellement suivis././.

Et quand, de fatigue, et à force de commander, la voix du jeune homme devint enrrouée, la grande masse aux mille têtes se rua par le rue de Rivoli dans la direction des Invalides afin de s'y inscrire ~~pour de bon~~ comme volontaires...  
pour de bon



~~Celui qui avait pu être présent au <sup>hémisphère</sup> ~~comique~~ <sup>assister les assistants</sup> ~~de~~ cette~~

<sup>tragi-comique</sup> scène ~~dramatique~~, aurait <sup>on</sup> pu facilement <sup>même</sup> ~~prévoir~~ qu'il  
 faudra assez longtemps encore crier, commander, dresser  
 et instruire ces volontaires, et que plus d'un commandant  
 deviendra enrôlé, avant que de vrais soldats <sup>se</sup> ~~ne~~ <sup>sortiraient</sup> ~~fussent~~  
~~formés~~ de cette masse amorphe et indisciplinée.

D'autres groupes de volontaires, désireux de ser-  
 vir dans l'armée française, se rencontrèrent ce jour  
 aux Invalides; des Italiens, des Grecs et bien d'autres.  
 Parmi ceux-là aussi une grande partie, sinon la majorité,  
 était composée de Juifs...

## II.

70852

L'EXPRESS DE LUXE

Chacune des recrues volontaires reçut l'ordre, aussitôt l'engagement signé, de se trouver le lendemain matin à 8 heures précises à la Gare de Lyon, avec tous ses effets, ~~et toutes ses pénates.~~

Craignant d'arriver trop tard, les nouvelles recrues ne manquèrent pas de venir plus tôt qu'il ne le fallait, ~~de façon~~ <sup>si bien</sup> qu'à 8 heures du matin la place devant la gare de Lyon était remplie de volontaires - tous Juifs <sup>a</sup> et de leurs familles, parents, amis, ou tout simplement copains. Les uns reconduits par femme et enfants, les autres par les parents, d'autres encore par des amis. Bon nombre de badauds <sup>étaient</sup> ~~sont aussi~~ venus tout bonnement pour rien, pour voir le spectacle, pour voir <sup>comment</sup> les héros Juifs <sup>qui</sup> ~~cou-~~ <sup>raient</sup> avec enthousiasme battre les Allemands...

Vers 9 heures 30, une grande masse, au pas militaire, débouchait de la Bastille dans la direction de la gare de Lyon. A sa tête, marchait un vieux Juif à large barbe blanche <sup>h</sup> et patriarche <sup>ale</sup>, portant un drapeau juif qui flottait fièrement et sur lequel se dessinait le triangle de David. Il chantait la "Hatikvah" (chant national hébreu) que la masse reprenait en chœur. C'était le groupe de volontaires, que commandait le jeune homme élégant de bonne famille. Des drapeaux français encerclaient <sup>ent</sup> la ~~mar-~~ <sup>procession</sup> ~~che~~. Arrivés à la gare de Lyon, ils se mêlèrent à la foule venue de bonne heure, et de partout jaillissaient les ~~cris~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~France~~ ~~....~~

70853

cris "Vive la France! Vive l'Alsace-Lorraine!" ...  
 Bravo! Bravo! ... Les cris et les applaudissements étaient  
 assourdissants. Mais (ce furent bientôt) les adieux: Parents  
 et fils, Maris et femmes, Amis entre eux: Les sanglots  
 remplaçaient les applaudissements; les larmes coulaient  
 à flots sur les joues des partants et des restants; des  
 cris de douleur qu'on voulait étouffer s'arrachaient des  
 coeurs meurtris. Et en même temps jaillissaient les bra-  
 vos et les cris d'allégresse des poitrines des jeunes  
 enthousiastes, et des pieds légers voltigeaient dans l'air  
 dansant la "Kamaringkatya" à la vraie manière russe..

Entretiens le train était formé. Il était com-  
 posé de wagons à chevaux, sales et repoussants. Pour ren-  
 dre ces wagons un peu plus hospitaliers, quelques lous-  
 tics avaient décoré leur toits et portes de fleurs et  
 de branches d'arbres fraîchement arrachées. D'autres a-  
 vaient inscrit à la craie, sur les planches: "Train de  
 plaisir", "Rapide pour Berlin". Sur d'autres wagons on  
 avait dessiné le Kaiser avec ses moustaches traditionnel-  
 les et un poignard dans le coeur. Des inscriptions ~~cor-~~  
<sup>de même genre</sup> ~~respondantes~~ suivaient ces tentatives artistiques: "A  
 Mort, Guillaume", "Nous les aurons".

Il était déjà une heure de l'après midi quand  
 l'échelon ~~ferrugineux~~ s'ébranla...

Les quarante hommes entassés dans chacun de ces  
 wagons, commençaient à <sup>sentez</sup> éprouver la fatigue. Les voix,  
<sup>que</sup> ~~étaient~~ des cris sauvages et des chants interminables,  
 avaient rendues rauques, ...

n'en pouvaient plus de s'égosiller sans répit ~~et sans~~  
~~limite~~. Le long voyage éreintant dans les wagons "8-40"  
avait déjà refroidi l'ardeur de ces hommes à bout de  
forces. Les yeux s'étaient déjà rassasiés des beaux pay-  
sages <sup>vus</sup> à travers les fentes: On était fatigué, et quand  
le crépuscule vint étendre ses ombres noires sur l'horizon,  
de petits groupes commençaient à se former pour lier  
amitié et faire connaissance. Certains jouaient aux cartes;  
quelques uns chantaient les chansons tristes de leur  
enfance, d'autres enfin se retiraient dans un coin pour  
voir à quoi tout cela allait mener...

Dans notre wagon se trouvait un Belge qu'on avait  
aussitôt surnommé "le 49<sup>e</sup>" parcequ'il nous avait tout de  
suite raconté son histoire: il avait 49 ans, natif de  
Bruxelles; il avait travaillé dès son enfance dans les  
mines. Toute sa richesse, <sup>c'étaient</sup> ~~il la possédait dans~~ ses deux  
mains calleuses, et comme ni les mines ni les usines  
ne travaillaient plus, qu'il n'y avait plus le moyen de  
gagner sa vie et qu'après tout il n'avait rien à perdre,  
~~il~~ <sup>il avait</sup> ~~il~~ ~~avait~~ simplement décidé de s'enrôler comme volontaire.  
C'était la seule chose qui lui restait à faire.

Un deuxième volontaire, le juif Nouté, né en Po-  
logne, élevé à Londres et ayant voyagé par le monde, petit,  
trapu, aux petits yeux nerveux et pleins de frayeur, avan-  
tant les mots de sa petite voix criarde, se mit à déverser

70855

son coeur plein d'amertume. Il n'avait nullement voulu être soldat. Il était venu tout dernièrement à Paris et avait voulu essayer d'obtenir une patente pour pouvoir s'occuper d'un commerce quelconque. Il n'est allé aux Invalides qu'avec l'espoir d'être réformé... Son espoir déçu, il est devenu soldat.

Un troisième, Sacha, est un juif de Russie, solidement bâti, <sup>un</sup> visage <sup>ouvert de bouton.</sup> <sup>C'est un brave homme au</sup> ~~un~~ <sup>coeur ouvert.</sup> ~~brave~~ ~~coeur~~ ouvert à tous, sans profession ni métier. La seule chose qu'il pouvait négocier était sa force physique et ses deux bras musculeux. Il se postait au coin de la rue des Rosiers; ~~un~~ quiconque avait un paquet lourd à porter savait ~~rien~~ que le portefaix Sacha l'attendait... Ce dur labeur lui donnait à peine le pain pour sa femme et ses petits... Lui aussi comprit que le monde était devenu fou, que personne ne savait quoi faire de son bien-être et que tous s'étaient métamorphosés en une bande d'individus s'entr'arrachant les cheveux! "Qu'est-ce qu'ils auront après tout-entre nous soi dit les Français, si l'Alsace ~~et~~ comment l'appellez vous?..appartiendront vraiment à la France? Est-ce que pour cela il y aura moins de clochards à roupiller sous les ponts de la Seine? Ou que le pain sera distribué à l'oeil? A quoi bon se fourrer le doigt dans l'oeil? A quoi bon mener à la boucherie, pour rien ~~mais~~, tant ~~de~~ de braves gens?..."

....

A son avis, les hommes auraient pu vivre heureux et contents les uns ~~des~~ autres s'ils avaient simplement voulu se ~~leur~~ comprendre: Nulle guerre n'aurait dû alors exister. Il courut s'inscrire dans l'armée, parce qu'il n'avait pu probablement faire autrement, car partout, de quel côté qu'il ne se tournât, <sup>il</sup> n'entendait qu'une seule chose: Ici-que tel était parti: là-que tel s'en allait: ~~à~~ partout-que les Juifs doivent aller, et que ce sera pire à Paris que sur le front!...

Et à présent <sup>en</sup> on nous mène, dans ces wagons à chevaux, à l'abattoir, comme du bétail...

Un Juif d'un âge déjà avancé, s'~~un~~ approcha de notre groupe, pour nous raconter son malheur: Il était récemment devenu veuf avec cinq enfants sur les bras. Les deux plus âgés travaillaient et avaient arrangé leurs petites vies... Les trois autres étaient encore trop jeunes pour travailler. Il fallait donc leur trouver une mère. Et les entremetteurs qui ne le lâchaient plus! Il se remaria, mais avec une telle mégère que sa vie lui devint intenable et il courut s'inscrire comme volontaire.

// -Qu'elle sache maintenant, la vipère, ce que c'est que de rester seule!

// Son seul tourment-c'étaient les enfants. Mais - ~~à~~ grâces soient rendues à Dieu-les aînés gagnent leur vie et auront soin des petits...

— Mais que direz vous de ce fou qui <sup>a</sup> laissé derrière lui une femme et sept petits enfants? interpella un Juif qui se tenait un peu à distance. ~~J'ai couru~~ J'ai couru  
'ai couru ...

avec tous les autres imbéciles et me <sup>Suis</sup> ~~pris~~ engagé...

C'est ainsi que j'ai pu me rendre compte que ~~différents motifs~~ <sup>des</sup> et raisons personnelles <sup>très divers</sup> (avaient poussé les hommes à s'affubler du titre de volontaires...

Mais j'ai aussi fait la connaissance d'un <sup>nommé</sup> ~~un~~ ~~nom de~~ Mendel Shtarkman. Il était originaire de Varsovie, et était venu à Paris pour étudier, et en même temps pour y travailler et gagner sa vie. Paris était sa nouvelle "Athènes". Bien qu'il ait <sup>connu</sup> ~~comme~~ à perfection la langue allemande et profondément aimé les philosophes allemands - Kaut, Hégel, Fichte et Schopenhauer - il avait ~~choisi~~ <sup>choisi</sup>, néanmoins, Paris et non Berlin, pour ses études. Il considérait que la France était le pays traditionnel de la liberté qui avait non seulement libéré son propre pays, mais l'Europe <sup>du</sup> toute entière, ~~de sous le~~ <sup>a</sup> joug du féodalisme... Et aussi parce que la France ~~à~~ <sup>a</sup> été le premier pays à émanciper les Juifs et à les rendre égaux aux Français. Il s'en alla donc ce matin du 25 Août, au pas de ~~sa~~ marche, avec des milliers d'autres dans la direction des Invalides, et, en passant <sup>Place de</sup> devant la Concorde devant la statue de Strasbourg, il s'arrêta brusquement, criant: "Vive l'Alsace-Lorraine!", "Vive Strasbourg!" "Vive la Grande et Noble France!" Ceux qui étaient autour de lui le regardaient sans comprendre pourquoi ce jeune homme s'était arrêté devant cette statue et à quoi était dû cet enthousiasme...

Il s'était accroupi dans un coin du wagon et écoutait tout ce qui se racontait... sans y participer par

....

le moindre mot.

Au moment où le train entra dans un tunnel et ralentissait sa marche, quelques jeunes têtes, prises de curiosité, se penchèrent au dehors. Nouté toujours nerveux, fut pris de frayeur, ~~il~~ devint hystérique, pleura ~~et~~ et frappa ~~des~~ des pieds. On eut beaucoup de peine à le pacifier.

La cause de cette attaque d'hystérie provenait d'un incident qui eut lieu quelques jours plus tôt. Lors d'un passage semblable d'un train militaire dans un tunnel, un des jeunes soldats, ayant voulu montrer sa bravoure, se pencha en dehors... et sa tête y resta. Ce fut un ami de Nouté, qui avait laissé chez lui une femme et deux enfants, <sup>lesquels</sup> ~~qui~~ maintenant, le pleurent, ~~et~~ ~~de~~ ~~décourager~~.

Cette histoire jeta une ombre de tristesse sur les habitants du wagon. Les conversations cessèrent, chacun restant recroquevillé dans son coin, <sup>seul</sup> avec ses pensées. Et toute la nuit, jusqu'aux premières lueurs de l'aube ~~blanche~~, des ombres léthargiques vacillaient à la pâle lumière d'une veilleuse.

Le soleil matinal rendit la fraîcheur aux voyageurs fatigués et endormis qui, 18 heures plus tôt, étaient partis dans le "Rapide pour Berlin".

De nouvelles espérances, de nouveaux élans d'enthousiasme <sup>s'étaient</sup> ~~se sont~~ emparés de nous quand nous arrivâmes à Roanne, où notre échelon s'arrêta. Nous entrâmes dans la ville en chantant.



En tête marchait un solide gaillard, Juif roumain, portant un drapeau français, que nous avions baptisé du nom de "Mon poteau". Derrière lui marchait l'échelon, chantant la "Marseillaise" et autres marches militaires, ~~remplissant tous les détails~~

En ville, nous fûmes salués par les habitants qui venaient de s'éveiller et qui, les yeux éberlués et méfiants, ne comprenaient rien à tout ce qui se passait chez eux. Apprenant bientôt que c'étaient des étrangers fraîchement promus patriotes français, volontaires pour aider la France, leur attitude changea aussitôt en confiance sans bornes... On embrassait les recrues, on les appelait les "Sauveurs de la France". Mon Poteau se jeta dans les bras d'une brave vieille de 70 ans, et ce ne fut qu'à grande peine qu'on put les séparer... Les enfants devinrent nos meilleurs amis et fraternisèrent aussitôt avec nous. Les bistrot~~s~~ nous donnaient à boire, les épicer~~ies~~ à manger.

Plus notre voyage se prolongeait, plus ~~intense~~ devenait <sup>intense</sup> l'enthousiasme. A toutes les gares où le train s'arrêtait, des manifestations s'organisaient, drapeaux flottant~~s~~; <sup>lent</sup> on nous saluait, les jeunes filles nous envoyaient leurs baisers platoniques, et les enfants nous embrassaient à qui <sup>n</sup> mieux mieux.

Le voyage ne se termina pas sans <sup>ac</sup> ~~accident~~. Un peu avant Saint-Etienne, pendant ~~qu'il manoeuvrait, notre~~ <sup>que notre train en manoeuvrant</sup>

...

~~Le~~ heurta quelques wagons de marchandises. Le choc fut tellement fort que tous ceux qui se trouvaient dans les wagons tombèrent les uns sur les autres; tous furent plus ou moins contusionnés. Il y eut, <sup>aussi</sup> ~~pas~~ plusieurs blessés, <sup>embrit</sup> assez sérieusement pour être ~~amenés~~ à l'hôpital...

III

70861

A la recherche d'une caserne:

Parmi les blessés qu'on avait amenés à l'hôpital de Saint-Etienne, se trouvait un tout jeune soldat. <sup>Il avait dix-sept, dix-huit ans,</sup> ~~écrit~~ <sup>en</sup> ~~le~~ <sup>au</sup> printemps pouvaient clairement se lire sur <sup>un</sup> ~~un~~ visage délicat, <sup>de</sup> ~~un~~ grosses joues rouges et <sup>des</sup> ~~des~~ yeux jeunes et brillants.

Son état ne donnait aucune inquiétude: le corps était seulement mutilé en plusieurs endroits. Le médecin qui l'avait examiné, et nous tous qui étions là, ne comprenions pas pourquoi ce jeune homme ne pouvait fermer ses mains, celle-ci n'ayant aucune trace de blessure. Du reste une impression curieuse se dégageait du contraste entre son visage coloré de jeune fille et ses mains grossières et maladroitement.

Quand nous <sup>l'unes</sup> ~~nous~~ réintégrâmes le wagon, nous nous mîmes, pour tuer le temps, à nous raconter les uns <sup>aux</sup> ~~les~~ autres, quelques <sup>événements de</sup> ~~uns~~ ~~événements de~~ ~~notre~~ ~~existence~~ ~~notre~~ existence.

— Je vais vous raconter, nous dit <sup>un</sup> ~~le~~ jeune homme ~~au~~ ~~visage~~ ~~très~~ ~~de~~ ~~jeune~~ ~~filles~~, comment mon camarade et moi, nous ne nous étions pas reconnus dans ~~l'inter-~~ <sup>après</sup> ~~va~~ ~~de~~ huit heures <sup>de</sup> ~~seulement~~ <sup>de</sup> ~~seulement~~ seulement.

— Raconte, raconte, <sup>l'ignora-t-on</sup> ~~avec~~ ~~curiosité~~ ~~avec~~ curiosité.

— J'avais un ami... et je l'ai encore, du reste,

...

mais il n'est pas ici... <sup>(en route)</sup> Zelik. ~~est devenu~~. Nous avons grandi ensemble dans une petite ville de Bessarabie, nos portes sur le même palier; nous allions ensemble au heder <sup>(x)</sup> ~~École primaire juive~~, nos jeux étaient les mêmes; et ce n'est qu'à l'âge de 15 ans que le problème de l'avenir avait commencé à nous occuper. Il n'y avait rien <sup>à faire</sup> ~~que~~ ~~nous puissions faire~~ dans notre ville natale. La synagogue était pleine tous les jours de Juifs qui n'avaient rien à faire et qui ne faisaient que se raconter des histoires de "pieux Juifs". Je décidais donc de quitter mon patelin. Je ne parlais à ~~ma~~ personne de ma décision, exception faite de Zelik, naturellement, qui avait exprimé aussitôt son désir de suivre mon exemple. Nos paquets faits, nous nous <sup>mêmes</sup> ~~étions mis~~ en route. <sup>Initiateur</sup> ~~Indicateur~~ de l'exode, j'en étais aussi le banquier ~~pour le financement de l'entreprise.~~ <sup>Notre capital</sup> ~~Mon~~ bilan consistait en un capital de 1 rouble et 80 kopecks, plus le petit paquet de linge que chacun de nous portait.

Une journée et une nuit, <sup>peuvent</sup> nous ~~firent~~ pour arriver à la gare la plus proche. Heureusement qu'un train s'y trouvait précisément. Sans perdre trop de temps à la réflexion, nous prenions possession du premier wagon qui nous tombait sous la main, et nous nous allongions sous les banquettes, en vis-à-vis... et bientôt nous dormions du sommeil des justes. Je ne sais au juste combien de temps j'avais pu dormir. Ce que je sais, c'est qu'une

(x) École primaire juive. ...

main solide m'avait arraché brutalement de ma cachette pour me laisser, au milieu de la nuit, sur le quai d'une station totalement vide. Le désagrément d'une <sup>t</sup> belle situation fut mitigé heureusement par le fait que mon camarade Zelik était à mes côtés...

Mais la première leçon que notre voyage confortable en chemin de fer nous avait donné~~e~~ était restée vaine. Bien que mon ami Zelik, avare et entêté qu'il était, se refusât à payer, pour de semblables voyages en wagons-lits, avec des cô<sup>t</sup>s brisés et des bleus sur le corp<sup>s</sup>, il ne put, en fin de compte, qu'accepter mon point de vue, qu'il valait, après tout, mieux vo-<sup>s</sup> yager sous des banquettes, qu'aller à pied et gagner des ampoules et des durillons. ~~Mais ce ne fut pas avant quelques jours qu'une belle occasion se présenta.~~ Nous errâmes ainsi pendant 7 semaines. Ce n'est pas la peine de vous raconter ici tous les détails de nos déplacements. Je ne vous parlerai que du voyage que nous avons effectué de Vienne à Paris, sous les wagons de l'express, entre les ressorts, <sup>et comment</sup> ~~///~~ quand je perdis, en route, mon ami Zelik.

✓ Quand nous étions arrivés à pied à Vienne, but que nous nous étions marqués, - après avoir pu nous débar- rasser des gendarmes autrichiens, - nous vîmes aussitôt que nous nous étions tout bonnement mis le doigt dans l'œil. Nous sommes tombés au milieu de gens sales,

70864

en haillons et sans un sou dans leurs poches. Nous ne savions pas à qui nous adresser, et il n'y avait pas beaucoup de temps à sacrifier à la réflexion<sup>x</sup>, car l'estomac exigeait d'urgence qu'on s'occupât de lui. Il ne nous restait qu'une seule chose à faire: continuer sans repos notre route, sur cette terre du Bon Dieu. Mais délaissant cette fois les moyens pédestre, nous <sup>prîmes</sup> ~~prîmes~~, à titre exceptionnel, l'express direct pour Paris. ~~non~~

Nous avions fait de la gare de (l'Est) l'Ouest notre résidence permanente, avec l'espace entre les wagons comme chambre à coucher, <sup>et un jour nous tombâmes</sup> ~~nous étions tombés~~ sur une mine d'or dans un des wagons du train express: mine qui avait ~~pris~~ la forme d'une collection de morceaux de pain, de bouteilles de boissons diverses à demi-pleines, de boîtes de sardines... Ce Klondyke était tellement de notre goût que nous ne pouvions nous séparer de ce train.

Nous ne voulions plus risquer l'intérieur des wagons et les dessous de banquettes. D'abord, ces wagons étaient vraiment trop luxueux pour nous. Et puis, si par hasard on nous dénichait, le prix à payer <sup>serait</sup> ~~était~~ bien trop élevé pour notre budget, sans oublier qu'il nous aurait été alors difficile <sup>de nous en tirer sans et</sup> ~~de nous en tirer~~ <sup>Nous délibérâmes</sup> ~~sauf~~. ~~Il fut~~ donc <sup>de voyager</sup> ~~décidé de s'en prendre~~ au dessous des wagons, parmi les essieux et les ressorts, ou personne n'irait nous chercher. Une seule crainte nous grignotait: pourvu que le mécanicien qui essaye les roues en les frappant d'un

...

marteau à long manche n'ait pas l'idée de regarder trop bas!

Nous ne nous sommes calmés que quand l'express s'était mis à filer avec sa vitesse vertigineuse. Ma tête me tournait presque à la même vitesse, et je ne savais plus dans quel monde je me trouvais. Je n'avais que la peur <sup>in</sup>structive du danger du moindre mouvement; de mes dernières forces, je me cramponnais des mains et des pieds entré les ressorts du wagon. Toute idée de temps, de jour et de nuit ou d'espace, avait complètement disparu.

Quand le train s'était enfin arrêté, après une forte secousse, je tombais sur la voie, mais mes mains continuaient toujours à tenir les ressorts.

Je suis sorti de dessous les wagons, noir comme le charbon, entièrement méconnaissable à moi-même. Le plus curieux, c'est que personne n'avait rien dit au moment où je sortais tranquillement de la gare. On avait dû croire que j'étais le mécanicien de la locomotive.

Ma première pensée fut: Et Zelik?

Je le cherchai partout, mais en vain. A bout de forces, de fatigue, de tension incessante, d'insomnie, de faim et de soif, n'ayant rien pris entre les dents durant tout le trajet, je me sentis tellement brisé et détraqué, que je restai comme abruti dans un coin, quelque part, près d'un tas de charbon sur lequel je m'étais

70866

endormi . Le vacarme et les cris qui m'entouraient avaient fini par me réveiller. Après m'être frotté les yeux pour bien m'assurer de mon éveil, je remarquai deux ouvriers non loin du tas où j'étais couché. <sup>leurs</sup> ~~Leurs~~ visages étaient tellement couverts de suie et de poussière de charbon, qu'en dehors des yeux qui brillaient comme des étincelles, on ne pouvait en rien discerner quoi que ce soit d'humain en eux. Ils m'adressaient la parole. Mais leurs visages ne disaient rien de bon et leur langue m'était incompréhensible: Je n'avais donc pas la moindre idée de ce qu'ils me voulaient. Un troisième s'~~approcha~~ <sup>approcha</sup>, alors, et me mit une pelle dans la main, me montrant comment il fallait charger de charbon le wagon qui se trouvait près du tas sur lequel je m'étais endormi. Lui-même et les deux autres ouvriers jetaient déjà les pelletées de charbon. Il ne me restait qu'à faire ce que l'on me demandait, et de mes dernières forces qui me restaient, je m'acharnais à jeter pelletée après pelletée. Mais ma tête me tournait, et je me sentais défaillir. Quand j'ouvris les yeux, ces trois ouvriers toujours <sup>en</sup> ~~à~~ <sup>vois</sup> de leur charbon, m'entouraient, l'un versant du vin dans un verre, l'autre me le faisant boire, tandis que le troisième me soutenait la tête.

C'est ainsi que j'étais devenu déchargeur de charbon à la gare. J'y gagnais assez pour mettre quelques sous de côté.

Après deux mois de recherches, j'appris enfin

...



que Zelik était en vie et se trouvait en Suisse. Il avait l'intention de venir me retrouver à Paris. Son histoire est la même que la mienne. Il était tombé à Bâle, mais ne s'en tira pas aussi facilement que moi. Outre les côtes brisées par la chute, il avait eu une main et un pied disloqués. C'est ce qui l'avait sauvé, du reste: car il ne pouvait marcher et on avait été obligé de l'envoyer à l'hôpital où il avait pu se reposer quelques semaines et se remettre de ses fatigues. Il avait ensuite travaillé quelque peu, tout juste pour pouvoir se payer son passage à Paris, où il avait vécu <sup>avec moi</sup> les premiers temps ~~à moi~~. Mais le boulot ne lui plaisait pas.

— Comment! disait-il, toutes nos misères, tous nos efforts pour atteindre Paris ne nous ont donné que l'insigne bonheur de nous éreinter à nous noircir par le charbon?

Nous avons donc décidé que je quitterais ma <sup>situation</sup> ~~position~~ de déchargeur de charbon; et que nous chercherions ensemble une autre profession.

Nous avons mesuré en long et en large toutes les rues de Paris. Un jour, puis deux, puis trois, puis une semaine, deux semaines, trois semaines passèrent et toujours pas de travail. Les quelques sous que j'avais finirent par disparaître. Nous devions déjà une semaine de logis au propriétaire du petit hôtel où

...

nous demeurions; et un soir que nous revenions chez nous, il nous refusa la porte, sans même nous permettre de prendre les quelques hardes que nous avions, avant ~~que nous ne lui ayons payé~~ <sup>de régler notre</sup> dette. Cette nuit, nous devions la passer sous les ponts de la Seine: ces ponts nous étaient, du reste, déjà connus...

Nous décidâmes de quitter Paris dès le lendemain. Mais avant de partir, je voulus essayer de nouveau mon travail de nègre. Les ouvriers me reçurent amicalement, mais il n'y avait plus de travail pour moi. Il me conseillèrent d'aller à saint-Etienne, dans les mines de charbon, et m'expliquèrent comment on pouvait s'y rendre sans bourse délier.

Nos tourments commencèrent avec notre arrivée dans cette ville. On nous refusait partout. La cause de ces refus persistants ne nous fut expliquée que par la petite bonne du restaurant: on n'acceptait pas dans les usines des types aux chemises blanches et aux faux-cols. Il fallut donc nous prolétarianiser. Carcan en mains, les manches retroussées jusqu'aux épaules, nous nous mêmes de nouveau à la recherche du travail, cette fois-ci avec succès. La même petite bonne nous donna deux grosses tartines de pain beurré aux saucisses, nous expliqua les règlements des mines et nous indiqua une adresse où nous pourrions dormir.

Le lendemain, nous étions déjà, avec d'autres

...

70869

ouvriers, tout prêts à descendre dans les profondeurs de la terre.

Nous avions espéré être ensemble, mais on nous avait séparés dès le début. J'étais posté près des petits ~~lits~~ wagonnets que je devais vider et remplir ~~de charbon~~. Zelik faisait partie d'une autre équipe qui <sup>con</sup>casait le charbon.

Huit heures durant, nous dûmes travailler ainsi sans repos ni casse-croûtes, excepté pour les bouteilles métalliques remplies de café noir qu'on nous avait distribué.

Enfin, le travail était terminé. Comme des fourmilières, on voyait apparaître, dans les entrailles de la terre, des équipes d'hommes noirs, se laisser hisser et sortir à l'air libre. Je regardais autour de moi, j'examinais chacun des pieds à la tête - pas de Zelik! La dernière équipe monte; Zelik n'est toujours pas parmi eux. On me pousse, avec plusieurs autres mineurs retardataires; dans le dernier monte-charge, un "Oï" douloureux s'échappe de ma poitrine.

— Tiens; c'est toi; <sup>Hayem</sup> ~~Hayem~~? s'écrie <sup>le</sup> ~~quelqu'un~~ à mes côtés.

— Zelik! Mais je te cherchais partout.

— Quelle gueule tu as! Mais tu es absolument méconnaissable!

— Je t'ai aussi cherché et ne t'aurais jamais reconnu si tu n'avais exhalé le soupir <sup>démasqueur!</sup> ~~qui t'a démasqué!~~

..

70870

Le conteur s'était tu.

- Pourquoi tes mains sont-elles si tordues?

- C'est précisément à cause des mines de charbon. C'était à Charleroi; nous avons travaillé là tout l'hiver, moi aux wagonnets, Zelik à un autre travail. Il paraît qu'il n'était pas assez solide pour le travail des wagonnets. Il ne faisait plus froid dans la mine, quoi que nous y travaillions à demi nus. Mais à cause de la basse température <sup>du</sup> (dehors, les poignées de wagonnets étaient d'un froid intense et la peau de la main ~~lui~~ craquait au toucher de ces poignées. Pendant la nuit la peau se cicatrisait et craquait de nouveau le lendemain au travail. C'est pendant le sommeil, la nuit, que la peau de la main faisait mal, et c'est à cause de ces douleurs que mes doigts se sont tordus.

- Et où est à présent <sup>ton</sup> ~~son~~ ami?

- A Paris. On l'a réformé, lui qui a voulu aller comme volontaire. Il avait trois doigts de sa main droite estropiés et une jambe tordue.

- Un accident?

- Les mêmes mines de charbon. Lui et plusieurs autres mineurs avaient été, une fois, <sup>e</sup> emprisonnés par un éboulement. Trois mineurs seulement, lui et deux autres, ont pu être sauvés. Les <sup>reste</sup> autres y trouverent la mort par asphyxie...

Un silence était tombé sur tous, et c'est dans le silence que le voyage interminable continuait.

...

A Saint-Etienne, nous ~~avons~~<sup>eûmes</sup> eu l'occasion de voir les héros de Zola, les ouvriers mineurs. Corps détraqués, ~~les~~ yeux éteints, ~~les~~ visages noircis, ~~les~~ mains crasseuses et estropiées...

L'échelon ayant fait halte, la bande joyeuse ~~sort~~<sup>bondit</sup> ~~hors~~ hors des wagons. Les uns voulaient prouver leurs connaissances choréographiques en dansant la "Cosaque"; les autres chantaient à tue-tête; d'autres faisaient un bruit qu'il serait difficile de classer ~~leur~~. Les vieux mineurs et leurs femmes, ~~debout~~ debout devant leurs portes, s'amusaient à nous regarder. Les enfants ~~riaient~~.

Nous ne sommes arrivés à Lyon que vers 10 heures du soir, après un voyage qui avait duré plus de 40 heures depuis notre départ de Paris.

On s'attendait à une réception grandiose, soit ~~par~~<sup>par</sup> ~~de la part de~~ la population, soit par les autorités militaires qui auraient dû, tout au moins, nous rencontrer, musique en tête.

Il n'y avait même pas le miaulement d'un chat à notre descente du wagon. Nous <sup>nous</sup> traînions le long des sombres <sup>ru</sup>elles de Lyon, à la recherche d'un abri quelconque, afin de pouvoir reposer nos os fatigués et secoués pendant une quarantaine <sup>aine</sup> d'heures dans les wagons à bétail, et trempés jusqu'à la moëlle par une pluie fine et pénétrante.

Brisés et éreintés, ayant ~~enfin~~<sup>enfin</sup> trouvé <sup>1</sup> l'adresse

70872

d'une caserne, nous nous y rendîmes. Mais on nous mon-  
 tra la porte, nous envoyant au diable... <sup>le même accueil nous</sup> ~~La même ré-~~  
<sup>but fait non accu</sup> ~~ception~~ à une deuxième caserne, et à une troisième. Jus-  
 qu'après minuit, <sup>nous nous</sup> on s'est <sup>à nos</sup> laissé <sup>ren-oyé</sup> ainsi rejeter de Ponce  
 à Pilate, <sup>quand enfin, un</sup> jusqu'à ce qu'un sergent, ayant pris pitié  
 de nous, <sup>et</sup> nous <sup>entraîna</sup> amena au quartier de la Guillotière, dans  
 une école vide, où nous pûmes, enfin, nous allonger par  
 terre et remercier le Bon Dieu pour les poignées de  
 paille qu'on avait pu prendre avec soi pour se coucher  
 dessus. Ceux qui avaient rêvé que la France étendrait  
 les volontaires sur des lits de roses, n'avaient pu  
 dormir de la nuit et s'étaient levés dès l'aube, leurs  
 membres tout meurtris... et leurs rêves brisés...

Pendant plusieurs jours de suite, nous étions  
 tous enfermés dans cette école (on ne laissait sortir  
 personne) où nous n'avions même pas assez d'eau pour  
 nous laver. On nous <sup>servait</sup> ~~donnait~~ la nourriture en ~~de~~ grands  
 chaudrons, sans cuillers ni gamelles: il ne nous res-  
 tait qu'à <sup>y</sup> plonger nos mains sales, <sup>su et le</sup> ~~et~~ à lécher avec  
 la langue, <sup>en imitant les</sup> ~~(imitation)~~ quadrupèdes.

Lyon possédait plusieurs centres d'hébergement des  
 volontaires, venus de Paris ou de la Suisse. Les Cen-  
 tres principaux étaient deux de l'Avenue de ~~la Saxe~~ Saxe  
 et de la Rue de la Guillotière. Les premiers jours, nous  
 étions sans cesse sous le régime des chiffres: du matin

...

~~lors~~ au soir, on ne faisait que nous compter. Dès *la première*  
~~une~~ heure, on nous appelait dans la grande cour; on  
nous plaçait en une longue file pour nous compter. Puis  
on nous comptait de nouveau et recomptait... pour rom-  
pre ensuite... Quelque temps passait, puis nous voilà  
de nouveau au garde-à-vous: encore une fois l'addition,  
et ainsi jusqu'à tard dans la nuit. Ensuite vint le tour  
de l'inscription de chacun de nous // ce qui demanda  
bien plus de temps que l'arithmétique orale, d'autant  
plus que les noms étrangers donnaient bien du fil à re-  
tordre aux Français...

L'instruction militaire, non plus, n'était  
pas chose facile. On avait fait venir spécialement des  
instructeurs de Sidi-bel-Abbès. C'étaient de vieux  
légionnaires qui avaient déjà mâché et remâché la dis-  
cipline de fer de la légion étrangère.

LA LEGION ETRANGERE

Des hommes de toutes races et de toutes nations ~~sui~~<sup>ser</sup> vivaient dans la légion étrangère: Chinois, Nègres, Arabes, Hindous... et bien d'autres que la science ethnographique ne mentionne peut-être pas. Tous ces hommes appartenaient aussi à différentes catégories de l'échelle sociale. Il y avait des criminels, des galériens, des voleurs, des ivrognes, des hommes qui avaient perdu tout sentiment humain, et pour lesquels la vie au sein de la Société n'avait plus de valeur. Ils s'inscrivaient dans la Légion Etrangère, s'y perdaient, se faisant oublier par les hommes et <sup>par</sup> le monde. Leur seule obligation, c'était la discipline militaire farouche et inhumaine. Ils aspiraient à se refaire une carrière par toutes sortes de stratagèmes criminels, par leurs œuvres "civilisatrice" parmi les tribus tranquilles et paisibles de l'Afrique, par le meurtre des hommes et le viol des femmes et autres hauts faits du même acabit, par des délations... pour enfin gagner de l'avancement, devenir caporal et obtenir une médaille militaire en cuivre. Telle est leur morale, tel est leur intérêt dans la vie, et leur but unique.

Telles sont les créatures qui viennent à nous, les "bleus", pour être nos chefs et notre avant =

...



70875

garde; ceux qui nous montreront comment se battre sur le champ de bataille et comment sauver la civilisation et l'humanité.

Certes, les caboches lourdes et entêtées que nous sommes ne peuvent embrasser aussi rapidement la philosophie et <sup>la</sup> morale soldatesques. Il faut donc nous montrer qu'on n'est pas légionnaire pour rien et qu'on est venu exprès pour transformer ces "feignants" en soldats. Et un déluge d'insultes, d'engueulades, suivi d'un traitement grossier et ultra brutal finit, par la grâce de Dieu, à faire des hommes de nous.

Deux nouveaux sergents et un couple de caporaux furent attachés à notre section. Dès le premier jour, ils attrapèrent un chat, le tuèrent, en firent un pot-au-feu et se délectèrent de ce mets friand. L'un des sergents était un nègre, l'autre était européen. Le nègre ne nous embêtait pas trop. Il se considérait probablement, lui-même, un être d'une race inférieure et était content quand on ne se moquait pas de lui. Quant à l'Européen, il n'avait <sup>pas</sup> rien de quoi rougir et le prenait de haut avec nous. Il était composé de deux moustaches rousses entortillées, de deux petits yeux de lynx, d'un buste militaire, <sup>et</sup> d'un visage automatiquement sévère qui nous faisait sentir à chaque pas que c'était bien lui.

...

70876

Il bondit un jour dans notre chambrée, où il y avait 35 soldats juifs, un vieux sergent <sup>et</sup> un caporal, Juifs eux aussi, et s'écria: Faites l'appel! — Ça été déjà fait, répond quelqu'un. — "Faites l'appel!!! hurla l'officier d'un ton brutal de commandement, frappant du pied. Quelques uns étaient déjà endormis et se réveillèrent d'effroi. On fut obligé d'exécuter la commande. Et le lendemain, toute la chambrée, sergent et caporal compris, furent punis pour ne pas avoir fait sur-le-champ ce qu'il avait exigé.

Ce fut alors l'embrasement de la vengeance juive. Chacun avait juré de se venger. Il faut que la première balle, dans la guerre, soit bien pour lui et <sup>proviennne</sup> de ses propres soldats! Et la vengeance ne se laissa pas attendre. Un jour, le colonel arriva aux casernes sans se faire prévenir. Le sergent n'y était pas. Il avait dû se saouler en ville et était venu en retard. Ses galons furent immédiatement arrachés; il ~~eut~~ <sup>eut</sup> quinze jours de prison et fut incorporé dans les rangs, comme soldat de deuxième catégorie. ~~Sans~~ <sup>Sans</sup> les galons, dans un vieil uniforme délabré, il marchait avec les plus bêtes des soldats qu'il <sup>avait</sup> ~~insultés~~ <sup>et injuriés.</sup> toujours et qu'il ~~avait~~ <sup>avait</sup> ~~répétés~~ <sup>répétés</sup> ses grossièretés. On aurait pu croire que la mesure était comble, maintenant qu'il devait être

...

sous les ordres de celui qu'il avait <sup>roué</sup> ~~rué~~ de coups de  
 crosse. Les Juifs <sup>voient</sup> ~~virent~~ la défaite du petit "Haman";  
 mais au lieu de vengeance, ils commencent à avoir pitié  
 de lui. L'un d'eux, qui avait eu, grâce à lui, 8 jours  
 de prison me dit: "Tu sais, j'ai pitié de lui: si je ~~sa~~  
 j'avais la possibilité, je l'aurais de nouveau promu sergent."  
 Un autre <sup>a</sup> ~~me~~ honte de le regarder dans les yeux, "peut-  
 être rougira-t-il." C'est ainsi que tous les Juifs, sans  
 exception, qui avaient eu, auparavant, une forte dent  
 contre lui, étaient à présent indignés de l'injustice  
 à l'égard de ce malheureux...

Un nouvel incident se produisit quand il fal-  
 lut endosser les uniformes. On aurait dit qu'on arran-  
 geait les choses exprès: Un soldat de petite stature  
 obtenait un pantalon de géant, un autre, très long, en  
 obtenait un trop petit. Un petit gros recevait une  
 veste qui ne parvenait pas à se joindre, un maigre se  
 voyait octroyer une veste colossale où il se perdait  
 entièrement. Il en était de même avec les souliers et  
 les casques. Le premier jour que les nouvelles recrues  
 s'étaient alignées dans la cour de la caserne, il y eut  
 des éclats de rire: ~~qu'~~ il fut impossible d'arrêter la  
 masse de s'esclaffer. Ordres et menaces des supérieurs  
 furent vains. Il fallut rompre et faire rentrer les  
 soldats dans les casernes.

Notre vieil ami, le jeune homme de bonne famille,

le fils à papa, )  
 celui qui avait le faible <sup>pour</sup> ~~de~~ commander ~~fort~~ et qui  
 avait <sup>conduit</sup> ~~mené~~ la masse de volontaires de la Bastille  
 aux Invalides, était arrivé de Pa<sup>ris</sup>~~ris~~ quelques jours  
 après nous, Chaussé d'une belle paire de bottes jaunes  
 en costume de sport et un fouet <sup>à la</sup> ~~dans sa~~ main - un vrai  
 gigolo. Chaque fois qu'il traversait la cour de la ca-  
 serne, il redressait ~~sa~~ tête comme tout Capitaine qui  
 se respecte doit faire, ne regardant même pas ceux qu'  
 il avait <sup>insulté</sup> ~~amenés en prison~~ à Pa<sup>ris</sup>~~ris~~ comme volontaires.  
 Il avait ses quartiers dans les bureaux de l'adminis-  
 tration et était convaincu que les services qu'il avait  
 rendus à la France lui donner<sup>aient le</sup> ~~ait~~ droit au respect et  
 à des privilèges. Il lui fut ordonné, malgré toutes ces  
 qualités, de se défaire de ses bottes vernies et de son  
 costume de sport; de mettre de côté son fouet; et de  
 devenir soldat à l'égal de tous les autres. Ce ne fut  
 nullement du goût du commandant d'un jour, et il bouda,  
 ce qui ne lui servit à rien naturellement. La disci-  
 pline finit bien vite par briser cet orgueil pué-  
 ril. La petite satisfaction de ~~son~~ ne manquait pas de s'ex-  
 térieuriser chaque fois qu'il avait à traverser la cour.

Bientôt commencèrent les exercices. Durant des  
 journées entières, à l'exception ~~des~~ heures de la gamel-  
 le, nous exercions sur la place de la ~~forteresse~~, le  
 Fort de <sup>Lamotte</sup> ~~la Moëte~~, nous courions, sautions <sup>par</sup> ~~par~~ dessus des  
 fossés, escaladions des murs... A <sup>in</sup> ~~in~~ de ces exercices  
 de saut<sup>6</sup>, quatre soldats eurent leurs jambes cassées,

quatre autres y gagnèrent des entorses. Au retour dans les casernes, après ce genre <sup>de sport</sup> ~~exercice~~, la plupart des soldats se jetaient sur leurs lits, exténués et meurtris, oubliant jusqu'à leur repas du soir.

Ce n'est qu'après ces exercices de gymnastique qu'on finit par nous confier des fusils. Ce fut l'occasion d'une recrudescence, d'énumération, d'inscriptions <sup>des</sup> de noms, des matricules et <sup>des</sup> numéros des fusils qu'on avait distribués. Chaque soldat devait <sup>connaître</sup> ~~connaître~~ le numéro du matricule et celui de son fusil afin de ne pas le perdre - Dieu nous en préserve, - ou de ne pas l'échanger contre un autre. Si jamais un tel accident se produisait, la mort ne serait qu'une piètre punition...

Les fusils, proclamaient les instructeurs, est pour le soldat sa femme et son amante, il doit le protéger et le choyer, l'astiquer, en avoir soin comme de la pupille de ses yeux.

Et quand nous savions déjà comment tenir un fusil, comment le <sup>ma</sup> manoeuvrer, comment saluer ~~avec~~, etc... ~~com-~~  
<sup>ce furent enfin</sup> ~~mencèrent~~ ~~avec~~ les vrais exercices militaires au Fort de La Motte: tirer, d'abord à 25 mètres, ensuite à 250 mètres et même à 400 mètres, dans les cas où la cavalerie attaquerait l'infanterie. Puis, c'était le tour des longues marches, quelque-fois pendant la nuit, avec musette, équipement, et fusil-prêts au combat. Un tel équipement <sup>nt</sup> ~~com-~~ comprenait: la couverture, la tente avec tout

ce qu'il fallait pour la dresse~~y~~, des chemises et des chaussettes de réserve, des biscuits (qui n'<sup>étaient</sup> ~~étaient~~ que du pain sec) du bully-bœf, du sucre en poudre et du café pour deux jours. Tout cela pesait dans les 35 kilo~~g~~s. En outre on avait sa musette qui contes<sup>naît une</sup> ~~naît~~ bouteille métallique remplie d'eau, un ustensile pour chauffer le café et une cartouchière contenant 300 cartouches. Le fusil et la ba<sup>ï</sup>onnette formaient le complément. Ainsi, chaque soldat se mettait en marche, chargé comme un chameau dans le désert. On marchait pendant plusieurs heures, faisant dans les 20 à 25 kilomètres. Après une telle promenade, personne n'avait plus la moindre envie de danser.... Dans l'espace d'un mois tous les dandys aux belles manières et aux longues boucles se ~~ont~~ métamorphosés ~~en~~ ~~des~~ soldats tondus de près, disciplinés et obéissants on ne peut mieux...

Enfin arriva le temps de~~s~~ grandes batailles manoeuvres. On se dispersait dans les champs, à 2 mètres de distance les uns des autres, et on se mettait à attaquer "l'ennemi" qui se trouvait sur la montagne ou dans la forêt. Nous ~~campions~~ <sup>rampions</sup> sur nos ventres et, nous cachant dans les fossés, nous nous glissions furtivement, ~~sur la montagne ou dans la forêt.~~ "L'ennemi" nous voyait venir et commençait à faire feu sur nous. Nous répondions de même. Quand nous entendions le canon tonner, nous nous jetions sur le sol et cachions la tête dans

...

70881

nos mains. "Notre " artillerie répondait. Ensuite, quand " l'ennemi" s'approchait, la bataille se transformait en un combat de baïonnettes. Avec des cris sauvages, on fonçait les uns sur les autres et on se " transperçait". On avait ainsi l'idée (véritable) d'un champ de bataille..

# A Lyon, s'étaient rencontrés les volontaires parisiens <sup>avec</sup> et les groupes des volontaires venus de la Suisse allemande et française qui attendaient leur tour d'être envoyés sur le front. Il y avait beaucoup de Juifs russes parmi le groupe suisse: des étudiants qui n'avaient pu obtenir la permission de suivre les cours des universités russes, et toutes sortes de révolutionnaires qui avaient pu s'échapper des mains tzaristes ou des prisons russes.

La plupart d'entre eux avaient été horlogers. Tous étaient venus avec la même idée: se battre contre l'Allemagne militariste.

Beaucoup d'entre les "parisiens" se lièrent aux "Suisse", grâce à l'entremise de Fridman qui était venu avec le groupe suisse, mais qui avait vécu auparavant à Paris où il avait beaucoup d'amis, dont <sup>bon</sup> le nombre se trouvait parmi les volontaires "parisiens" qu'il retrouvait maintenant à Lyon.

Fridman était originaire d'une petite ville de l'Ukraine; il avait été externe, n'ayant pu suivre les cours des écoles d'Etat; <sup>il</sup> ~~il~~ était, en outre, un révolution-

naire <sup>qui avait</sup> ~~ayant~~ déjà passé par les prisons russes et ~~ayant~~ fait à ~~à~~ pied la route galérienne de la Volga jusqu'au <sup>Dn</sup> ~~niestr.~~

Il était arrivé à l'étranger à la fin de 1905, quand on avait de nouveau commencé à persécuter les révolutionnaires et à les exiler... Il avait voyagé en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Italie, en France et, avant la guerre, s'était fixé en Suisse, où il travaillait et étudiait. De là, avec un groupe d'étudiants et ouvriers russes, il était venu à Lyon comme volontaire de l'armée républicaine française, <sup>pour combattre</sup> ~~contre~~ l'impérialisme *teuton*.

Il y avait aussi dans ce groupe quelques cosaques qui, il n'y a pas si longtemps encore, frappaient de leurs sabres et de leurs ~~knouts~~ <sup>knouts</sup> ces mêmes ouvriers et étudiants, <sup>mais</sup> ~~et~~ <sup>maintenant</sup> qui ~~sont~~ <sup>les</sup> devenus <sup>leurs</sup> ~~si~~ bons copains. Les étudiants et <sup>les</sup> ouvriers leur avaient donné en toute camaraderie tous les conseils ~~necessités~~ <sup>nécessités</sup> par la nouvelle situation, les avaient aidés dans la mesure de leurs moyens et leur avaient appris à écrire et <sup>à</sup> lire le russe et le français...

Fridman était l'âme du groupe Suisse. Au moindre incident, on s'adressait à lui. Il avait pour tous une bonne parole, une consolation et un conseil.

Ainsi, par exemple, quand les instructeurs avaient donné ordre de tondre toutes les chevelures des



volontaires et commençaient aussitôt l'opération capillaire, <sup>tous se sentirent outragés et irrités</sup> ~~une atmosphère d'affront et d'irritation s'était~~ d'un coup développée.

— Et si quelqu'un d'entre nous insiste à porter les cheveux longs? Qu'est-ce que ça fait, puisque ça ne dérange personne!

La révolte grondait. Beaucoup essayaient de se cacher quand ils traversaient la cour. D'autres refusaient net de retirer leur casquette, quand on leur enjoignait de découvrir leurs chefs. Le tondeur n'avait d'autre moyen que de s'approcher en catimini, par derrière, d'arracher subitement la casquette et de commencer l'opération. Il arrivait même que les volontaires se battaient avec les instructeurs... Fridman dut s'en mêler.

— Vous êtes venus ici, leur disait-il, de votre propre élan <sup>pour</sup> aider les français. Personne ne vous a ni prié ni appelé à vous inscrire. Vous êtes prêts à aller sur le front pour défendre, et peut-être mourir en défendant <sup>la</sup> la république contre l'impérialisme et, avant <sup>d'avoir</sup> ~~que vous n'avez~~ fait quoi que ce soit, vous vous repentez ~~dès~~ déjà, et vous êtes mécontents de ce qu'on vous vole un brin de votre liberté: <sup>même</sup> ~~mieux~~ si ~~ça~~ c'est pour votre propre bien, car si on nous coupe les cheveux, c'est pour que la saleté et la maladie aient moins

de prise sur vous!

Ses paroles avaient fini par agir. On décida de se soumettre aux règlements, et l'incident fut clos.

Il en fut de même quand les vieux légionnaires du Maroc se mirent à injurier les volontaires à ~~chaque~~ <sup>occasion</sup> ~~meindre chose~~: "Feignants, vauriens, Vous êtes venus pour la gamelle!" Tels étaient les termes avec lesquels on nous recevait. Cela avait fini par énerver tellement ~~le~~ <sup>tout</sup> le monde, qu'on décida de s'en plaindre ~~aux~~ <sup>aux</sup> autorités. Dans le cas où satisfaction ne serait pas donnée, on ferait la grève de la faim et on refuserait d'aller à l'exercice.

— "Vous voulez vous plaindre du juge par devant le tribunal?" leur disait Fridman, ne comprenez vous pas que les loups s'entendent entre eux?! Vous vous considérez supérieurs aux automates qui vous insultent. Eh bien! vous n'avez qu'à ne pas prêter l'oreille à toutes leurs injures!.. Ils finiront par s'en lasser! N'oubliez pas qu'ils ne sont pas la France, <sup>(Comme, du reste,)</sup> après tout, Louis XIV n'était pas encore l'Etat, comme il se l'imaginait. Ce que nous <sup>qui</sup> faisons pour le peuple Français est au-dessus de toutes ces mesquineries. Le fait qu'on vous injurie et qu'on se moque de vous est la meilleure preuve que c'est nous qui avons raison: les meilleurs hommes, les

..

grands idéalistes ont toujours été <sup>bafoués</sup> persécutés, parce qu'on ne les a pas compris... C'est une loi sociale: les idéalistes ~~subissent les injures de ceux qui~~ <sup>subissent les injures de ceux qui</sup> ~~font aux dépens de eux pour lesquels~~ ils se sacrifient...

Par contre Fridman, <sup>lui-même</sup> avait été un des initiateurs d'une ~~protestation~~ protestation morale contre l'injure qu'on s'était engagé "pour la gamelle".

C'était à la veille du Yom-Kippour, du jour d'expiation: Tous les volontaires juifs s'étaient mis d'accord qu'en ce jour suprême ils jeûneraient en guise de protestation. D'abord, ils prouveraient ainsi qu'ils ne sont pas des ogres et qu'ils sont capables de jeûner 24 heures de suite, et ne pas manquer les exercices. Ensuite, qu'ils feraient entre eux une collecte avec quoi s'acheter des provisions, à la fin du jeûne, pour démontrer par là qu'ils n'avaient pas tellement besoin de cette "gamelle". Ainsi fut-il fait. A la fin du Yom Kippour, tous les volontaires se réunirent autour de la table, y étalèrent leur propre saucisson, le pain blanc qu'ils avaient eux-mêmes acheté et leur bière, et se mirent à faire honneur au repas, tout en expliquant aux instructeurs qui étaient présents de bien se rendre compte de la façon dont on s'est engagé "pour la gamelle" et du degré <sup>d'</sup>avidité des juifs pour la mangeaille en général.

Les officiers n'avaient pu s'empêcher de louer la solidarité et l'unité des juifs, leur ~~sincérité~~<sup>ténacité</sup> grâce à laquelle ils n'ont pas été submergés par le passé et ne disparaîtront jamais par la suite...

Les sous-officiers et instructeurs, qui nous reprochaient la "gamelle", étaient sortis honteux et penauds et ne s'étaient pas montrés de la soirée.

Les volontaires des autres nations, qui étaient présents à cette scène, avaient applaudi l'originalité de la protestation qui portait un caractère général plutôt que particulier aux juifs.

AVIGNON

Quand les volontaires eurent terminé à Lyon avec leurs sept cercles de l'Enfer dantesque et passèrent avec succès les épreuves de toutes sortes de manoeuvres, la sacoche pleine sur le dos, les meilleurs d'entre eux furent choisis et envoyés à Avignon, la ville sainte d'antan des papes en exil. Nous fûmes installés dans l'historique "Palais des Papes", réminiscence des luttes médiévales entre les papes.

Nous pûmes tout examiner à satiété; plus d'une fois, nous nous perdîmes dans les salles colossales, vides et froides du château papal aux puissants murs de pierre. Mais quand le clairon sonnait le réveil à 5 heures du matin, des masses imposantes de soldats armés et prêts au combat surgissaient comme dessous terre...

L'odeur de la poudre nous arrivait déjà à AVIGNON et nous nous préparions pour de bon à la guerre. Camarades de bataille, nous fraternisions tous ici et scellions des amitiés. Chaque soldat devait connaître son capitaine, son chef de section; le sergent, son caporal - tout comme il était censé connaître son matricule et le numéro de son fusil. En outre, chacun de nous devait avoir un camarade de combat de la même escouade, avec lequel il avait à partager sa ration sur le champ de bataille, qu'il devait penser en cas de blessure ou de maladie et dont il ne devait pas se séparer jusqu'à la mort.

Le sort me donna comme premier camarade de combat à Avignon un chanteur d'opéra, natif de Monte-Carlo. Il avait eu, pendant quelque temps, des engagements en province, ensuite à l'étranger et plus tard, avant de s'inscrire volontaire, sur la scène de l'Opéra de Paris.

Nous nous mîmes à préparer notre voyage de "noces". On nous mit, sur les bras, toutes sortes de bracelets et brassards métalliques sur lesquels étaient inscrits nos noms et numéros de matricule, de façon à pouvoir identifier le soldat en cas où on ne trouverait que son cadavre... Avant notre départ pour le front, chacun de nous reçut une toile blanche carrée avec laquelle nous devions couvrir la masette et y inscrire le nom et le numéro matricule de son possesseur. De cette façon, on pourrait aussi identifier le soldat tué sur le champ de bataille...

Mon camarade de combat se mit à chanter les paroles classiques :

"Je me suis trompé, mais il est trop tard."

Il était toujours gai et joyeux, vivant au jour le jour, sans jamais penser au lendemain. Avant notre départ d'Avignon, il avait reçu une lettre recommandée de Paris et j'<sup>avais</sup> vu les larmes qui coulaient sur ses joues pendant qu'il lisait, tenant fortement serré dans sa main quelque chose qu'il <sup>re</sup> passait, contre son cœur. Je ne pus m'empêcher de lui demander de quoi il souffrait.

- Ce que je tiens dans ma main, me répondit-il en soupirant, est tout ce que je possède. Je ne le céderais pour des millions!

Je le regardai, sans savoir de quoi il s'agissait. Il ouvrit sa main et me montra cinq petits paquets. Dans chacun d'eux se trouvait une petite touffe de cheveux et le nom de leur propriétaire.

- C'est toute ma richesse, s'écria-t-il. Les quatre plus petits, ce sont mes quatre petits anges. Le cinquième est celui de ma femme...

Ce jour-là, on ne l'entendit plus chanter. On le voyait marcher de long en large, le front tristement plissé...

On formait déjà divers bataillons pour le front, composés des volontaires fraîchement promus soldats. Le bataillon A fut le premier à partir. Puis vint le bataillon B, ensuite C et, en dernier lieu, D. Ce fut ainsi à Lyon et à Avignon, où fut formé le premier régiment de marche étranger - La Légion Etrangère. Ce fut ainsi à Bayonne et à Blois où fut formé le deuxième régiment étranger pour le front.

Ce furent ces premier et deuxième régiments de la Légion Etrangère qui, aussitôt après la bataille de la Marne, occupèrent les avant-postes de la première ligne en Champagne, entre Châlons et Reims.

C'est vers la mi-Novembre que notre Legion Etrangère fut enfin dirigée sur les tranchées de la Champagne.

## VI

CHAMPAGNE

"Quelque part, là-bas, une croix perdue.  
 Sur un mont, toute seule, elle *brillait...*  
 Une tombe est là, fraîchement ouverte,  
 Son origine personne ne sait.

Souhaits et vœux de son pays  
 S'enquîèrent souvent de sa santé.  
 Ici amis, une femme, les p'tits,  
 Là une larme... d'une mère la douleur."

(Le Canal, Champagne 6 Avril 1915.)

Nous avons passé nos mois d'hiver dans la plaine champenoise avec son grand champ stratégique de manoeuvres qui embrassait dans les 12 000 hectares et qui était sillonné de fossés, sur une ligne de plus de quarante kilomètres, aux tranchées en zig-zag. Dans ce labyrinthe de tranchées embrouillées, des régiments, des brigades et des divisions entières avaient été engloutis par le monstre. Des combats ouverts, en plein air, ne s'y étaient pas déroulés pendant tous ces mois, mais de temps en temps, on se tirait les uns sur les autres, et des victimes assez nombreuses y tombaient..

Quelques-uns de ces points stratégiques <sup>avaient</sup> ~~ont~~ fini par recevoir des noms dus aux événements sanguinaires qui s'y étaient déroulés. Ainsi, une partie de la forêt de Reims avait reçu le nom de Bois de Zouaves. Cette partie du bois avait changé de mains une dizaine de fois en l'espace de deux jours. Près de chaque arbre, des cadavres étaient tombés, entassés, en leurs uniformes gris ou bleus. Les zouaves avaient fini par assiéger ce bois, le prendre... ils n'avaient plus voulu s'en



séparer... Ils avaient payé cher ce caprice car les trois quarts de leurs effectifs y avaient laissé leur peau! Et cet endroit est devenu le "Bois des Zouaves".

La tranchée "Haricot", la dernière du "Bois des Zouaves", en face du Fort La Pompelle, était la terreur de la première ligne. Les sections retournaient de là, après un séjour de trois journées tout au plus, avec une perte d'un tiers et même de la moitié de leurs effectifs!

On pouvait voir, à travers les créneaux du "Haricot", des rangs entiers de cadavres humains, déchiquetés par les obus et les fils barbelés. On pouvait encore voir, par ci par là, des casseroles blanches -seuls témoins de l'agonie des cadavres déjà en putréfaction.

Là se trouve aussi une tombe de pierre : Isaac Lévi, le premier combattant volontaire mort au champ de bataille. Près de la tombe, les sentinelles avaient à faire la garde trois fois pendant la journée et quatre fois pendant les longues nuits d'hiver.

A la veille du nouvel an 1915, les habitants des tranchées ne furent pas oubliés et nous fûmes régalez d'une bouteille de champagne à quatre et d'une paire de biscuits pour goûter. Une telle fête nous tourna complètement la tête: on alluma une bougie et on fuma des cigarettes. Par une inattention fatale, la paille sous nos pieds prit feu. Il n'en

fallut pas davantage pour que les boches eussent un point de mire et par conséquent un point vulnérable. Plusieurs morts et grièvement blessés : tel fut le résultat de notre fête du nouvel an.

Le tranchée "Marquise", de laquelle on pouvait voir un espace plat et interminable, couvert de fils barbelés et rebarbelés, et sur lesquels pendaient des squelettes et des uniformes desséchés qui ressemblaient aux épouvantails que l'on emploie pour effrayer les oiseaux, - Cette tranchée s'est métamorphosée, avec le temps, en un glorieux cimetière, avec ses rangs de croix de bois pour les "gentils" et de jeunes arbrisseaux sur les fraîches tombes juives.

Par contre, la tranchée "Bois de la Mare" était le "paradis" des premières lignes. Cette tranchée occupait une superficie de plusieurs kilomètres carrés de sol profond et de flaques d'eau. Les tranchées avoisinantes y venaient s'approvisionner d'eau. Outre le marais et la source naturelle d'eau, où l'on pouvait boire à sa soif et laver sa chemise, qui se collait au corps, tant elle était sale et pouilleuse, cette tranchée avait encore une qualité : les soldats y étaient plus libres et, vu la profondeur, pouvaient marcher sans avoir à plier l'échine et sans craindre la balle meurtrière.

Se considéraient donc heureuses les sections qui avaient la chance d'occuper une position dans ce coin béni. On ne peut pas dire, il est vrai, qu'on était sûr et certain d'en sortir sain et sauf. Plus d'une fois, un 77 perdu ou une balle vagabonde trouvaient, ici aussi, leurs victimes innocentes. Mais

enfin, on n'était pas obligé de ramper sur ses quatre pattes, par peur d'un shrapnel bourdonnant ou d'une balle sifflante. L'appareil auditif, du reste, s'était déjà tellement habitué à ces bruits, que la tête s'abaissait instinctivement, sans le vouloir. C'est avec une impatience fébrile que les sections des tranchées dangereuses attendaient leur tour de se trouver au "Bois de la Mare". Ils se réunissaient alors là-bas, autour de l'eau, comme les animaux au bord des rivières dans les forêts tropicales, et calculaient toujours "à quand le tour de qui".

Une fois, dans ce même bois de la Mare, des soldats de la 2e section de la 3e compagnie du bataillon D, avec l'adjudant chef à leur tête, ayant appris que les Russes avaient pris des Autrichiens la ville de Peremyśl, inscrivirent sur une grande planche et en grandes lettres allemandes ces mots : "Przemysl ist gefallen; kehrt zurück!" (Peremyśl est tombée. Retournez chez vous.) La nuit venue, la bande s'était munie de fils de fer et de clous et <sup>s'était</sup> approchée des tranchées allemandes, clouant l'écriteau sur un tronc d'arbre... et s'en retournèrent, non sans avoir eu à enregistrer deux blessés. Cette blague avait fait des victimes des deux côtés : les allemands s'entêtèrent à vouloir arracher l'écriteau déshonorant tandis que les français voulurent à tout prix qu'il restât là, où leurs camarades l'avaient cloué.

Ce spectacle rendit un peu de vie aux guerriers découragés, dont l'humeur monotone s'aigrissait, et il donna du travail aux infirmiers des hôpitaux...

Les deuxièmes lignes, parallèles aux premières, ~~EE~~ en zig zag comme celles-ci, et à une distance de 200 à 500 mètres des premières, servaient de lieu de repos à ceux qui avaient passé trois journées ininterrompues dans les tranchées des premières lignes - car ici il fallait travailler toute la nuit à creuser de nouvelles tranchées et, pendant le jour, on devait nettoyer les armes, uniformes et chaussures-couverts de boue et de sang.

La première fête des Tabernacles, nous l'avons eue dans les tranchées. Un groupe de volontaires juifs s'était réuni pour faire honneur à toutes les bonnes choses que les parents et amis nous avaient fait parvenir pour la fête. ~~W~~ On s'était caché dans un abri de la seconde ligne, un peu après minuit, pour y banqueter. Comme on devait quitter les tranchées le lendemain et être prêts pour la marche, chacun de nous avait apporté avec lui tout ce qu'il possédait, fusil compris. Nous avions du temps devant nous. On ne se hâtait donc pas et l'on anéantissait lentement tout ce qu'on nous avait envoyé, afin d'alléger nos bagages pour la marche du lendemain. Quelques-uns, fatigués et rassasiés, avaient pris l'occasion de faire un somme. A ces moments de préparatifs et d'attente, un somme est agréable et doux comme le miel. Il peut tonner au-dessus de vos têtes, le feu peut cracher de tous côtés, le monde ronfle et roupille à qui mieux mieux. C'est une joie pour les os et un repos pour l'âme. Mais quand

les obus commencent à éclater sur l'abri avec une force telle que des monceaux de terre tombent dru sur les dormeurs et que le sifflement bien connu d'un tir à paquets vous abasourdit les oreilles, alors adieu le sommeil, quelle que soit la fatigue; l'on sursaute de terreur : où se trouve-t-on? L'abri est en flammes et les allemands tirent tout droit, afin qu'on ne puisse pas éteindre.

—Ce n'était pas la peine de chauffer le chocolat, s'écrie quelqu'un, si les allemands nous servent de tels desserts.

— Qu'est-ce que nous restons là, à ne rien faire? interpellé un autre. Il faut bien entreprendre quelque chose si nous ne voulons pas être tous enterrés vivants!

Mais, que pouvions-nous faire? Nous n'avions pas d'eau. Nous n'avions rien d'autre à faire que creuser, qui avec des pelles, qui avec ses mains meurtries, la terre à demi gelée pour <sup>la</sup> jeter sur le feu. Mais le bombardement des allemands devenait de plus en plus entêté. De deux choses l'une : ou bien nous risquions de recevoir une balle ou un shrapnel, ou bien nous passions devant un Conseil de Guerre pour avoir fait du feu dans les tranchées, découvrant ainsi nos positions à l'ennemi. Tout d'un coup, le signal de marche! Tout fut laissé derrière nous et nous nous mîmes en marche dans une direction inconnue.

Le "Canal", un bras de la Marne dont le cours, sur un petit parcours, est parallèle à celle-ci pour y tomber de nouveau, est la troisième ligne, le lieu de repos pour ceux

qui ont vécu pendant quelques semaines dans les tranchées des deux premières lignes. A vrai dire, cette 3e ligne n'est que le prolongement des première et deuxième, car ici non plus, on n'est pas tout à fait à l'abri, à cause du bombardement fréquent de l'artillerie lourde. Plutôt que de périr d'un obus de 270 ou de 150, autant vaut recevoir une balle dans la tête et, au moins, pouvoir se dire qu'on était de la première ligne de tranchées et non du "repos"... Si ce n'étaient les privilèges de recevoir du courrier et des paquets de chez soi, autant vaudrait rester en première ligne.

Voici la petite ville de Prunay, où on avait dernièrement démonté les rails afin de protéger les tranchées contre les obs ennemis. Des traces seulement de l'ancienne grandeur: un squelette brisé, avec un bout de tour de l'église en ruines, et des morceaux de murs qui vous regardent - seuls témoins du passé, peut-être millénaire, de la ville. C'est maintenant le centre de ravitaillement pour tout le secteur; les cuisines de plusieurs régiments s'y trouvent aussi. On vient ici, d'une distance de plusieurs kilomètres, par les routes souterraines tortueuses et crochues, pour la "soupe" et autres aliments. Bien souvent, les soldats qui venaient pour la ration, rencontraient sur leur chemin de retour l'obus meurtrier... et leurs camarades des tranchées pouvaient alors se dispenser d'attendre les vivres et leurs porteurs.

Sillery est la continuation de Prunay, avec cette différence qu'ici on trouve déjà quelques "civils"... des êtres absolument inconnus sur le front et qui trafiquent du

vin et de boissons alcooliques. On apprend d'eux des nouvelles d'un monde qu'on avait depuis longtemps oublié et qui ne s'intéressait à nous qu'autant que nous pouvions lui donner des nouvelles sur le nombre de tués, de blessés et de prisonniers des deux côtés.

Sillery a encore le privilège d'avoir ses champs de morts symétriquement rangés avec les croix de bois, les casques ou les képis des soldats tombés : on pourrait croire, de loin, que les soldats sortaient de terre, tout prêts à la bataille, en rangs serrés, et n'attendant que l'ordre du général.

Verzenay, à quelques kilomètres seulement des tranchées, n'a plus rien qui rappelle la vie humaine. On y vient pour se reposer après un mois de vie de tranchées.

On pouvait y trouver autre chose à manger que cette nourriture de soldat dont on avait déjà la gorge pleine, et, comme certains s'en vantaient, des femmes... Mais ce dernier produit doit être mis sur le compte de l'imagination malade des hommes des tranchées...

A Verzenay, nous nous <sup>étions</sup> ~~soûmes~~ réunis, à la veille de notre départ de Champagne, une centaine de volontaires juifs, afin de célébrer un Te Deum à la mémoire du grand écrivain juif, récemment décédé : J.L. Peretz. C'était aussi la dernière réunion à laquelle un nombre suffisant de héros juifs étaient présents. D'abord, un d'entre eux lut la prière des morts en l'honneur du défunt; ensuite, d'autres récitèrent quelques-uns de ses poèmes, d'autres encore racontèrent divers incidents de

la vie du grand disparu et on se sépara en chantant des mélodies diverses.... Ce fut une belle réunion commémorative.

Chacun de nous ne put s'empêcher de méditer sur son propre sort et de sentir que bon nombre des présents ne reviendront pas de la guerre. Nous restâmes ainsi jusqu'au matin quand les sons du cor - du clairon plutôt - nous rappelèrent à la réalité... et à l'appel.

Verzy se trouve <sup>à</sup> quelques kilomètres plus loin, après Verzenay. C'est un centre important, après Epernay, pour la fabrication du vin de Champagne. La ville était au-dessous des côtes des caves champenoises; sur ces côtes, se trouvait une tour qui protégeait les vignobles environnants de toutes sortes de parasites. Presque tous ses habitants, à ce moment, étaient les soldats venus là pour se reposer des tranchées. Ils visitaient souvent les caves, en furetant dans les coins; peut-être trouveraient-ils quelques bouteilles de Champagne oubliées par les boches. Mais gare à eux si on les attrapait à cette besogne : 8 jours de prison suivaient de près l'aventure souterraine.

Bouzy, dans la même direction, derrière Verzy, se trouve à 25 - 30 kilomètres de la première ligne. Là, se réunissait un bataillon entier, quelquefois deux ou trois bataillons, pour s'y reposer après deux mois de vie de tranchées, ou pour faire des manoeuvres ou des exercices militaires. On ~~n'~~ n'entendait plus, à Bouzy, le bruit incessant des canons; on y rencontrait rarement une tranchée et on



ne s'occupait pas à ce labour inutile de Sisyphe : celui de creuser des tranchées pour les remplir aussitôt, afin d'éreinter les soldats ou, comme on s'exprimait, afin de ne pas leur donner le goût de la paresse. Ici, on pouvait se permettre le luxe de dormir dans les étables, ou dans les granges, avec du foin sec pour matelas.

Quelques-uns allaient même jusqu'à se déchausser pour aérer un peu les orteils, malgré le fait qu'un tel crime était rigoureusement défendu.

Un jour - ou plutôt une nuit - quand tout le monde dormait du meilleur sommeil et ronflait à l'accompagnement d'un bombardement lointain, les sons du clairon déchirèrent soudainement cette tranquillité relative, le tambour roula et tous se mirent à courir, beaucoup avec une chaussure dans la main, courant ainsi pieds nus dans la boue profonde...

Au printemps de 1915, quand le vent sévère et printanier avait chassé les derniers vestiges de la poussière neigeuse qui avait ondulé la terre endurcie comme les rides d'un visage vieilli, et que les premiers rayons caressants du soleil avaient, par leur douce chaleur, tiré des artères terrestres glacées les premières pousses d'une nouvelle végétation, un espoir rayonnant avait embrasé le cœur des habitants martyrs des tranchées, grâce aux rumeurs agréables qu'on allait en finir avec ces tranchées et qu'une bataille ouverte déciderait du sort des peuples en guerre. Les malheureux troglodytes, oubliés de tous, qui avaient déjà perdu leur dernière étincelle d'activité vitale et de force de volonté durant ces longs mois d'hiver, et qui avaient fini par faire la paix avec leur destin, ~~se sont~~ s'étaient

de nouveau réveillés à la vie.

Le sentiment de la constante expectative impatiente, et de la curiosité qui ronge devant l'inévitable, endormis pendant ces mois en un sommeil léthargique, avait soudainement repris possession des hommes. Les souffrances lugubres des dernières batailles de Septembre sur la Marne avaient disparu avec la disparition de la dernière couche de neige. Avec une impétuosité joyeuse, sortaient des abris souterrains des êtres hâves, fougueux, velus et repoussants, couverts d'uniformes incolores et chiffonnés, ressemblant plutôt à des créatures souterraines qu'à des hommes vivants.

Une revision générale fut faite. Pour la première fois fit-on l'inspection de la tente, de la couverture (qui s'en allait déjà d'elle-même), des chaussures et de l'habillement. La musette, où se trouvaient la cartouchière et les 300 cartouches, qui avaient une façon mystérieuse de disparaître, le sac à nourriture où l'on devait avoir assez de produits alimentaires pour 48 heures (le pain, le biscuit et les deux boîtes de conserves, que les rats des champs nous aidaient à annihiler), tout cela devait être mis en bon ordre, avec notification aux supérieurs de tout ce qui manquait, afin d'être prêt pour l'appel.

C'était difficile de s'arracher des tranchées, qu'on avait creusées durant les longues nuits de l'hiver, et où, les jours de grande nervosité, nous trouvions un abri bienvenu contre les attaques de l'ennemi. Les lieux où nous avions

souffert, où nos proches et nos camarades avaient été enterrés vivants, nous étaients devenus chers et s'étaient enracinés dans nos coeurs avec les croix et les jeunes arbrisseaux, dont les champs de la Champagne avaient été ensemencés. Nous nous sentions fortement attachés aux champs de la Champagne, couverts de betterave ~~et~~ avec lesquels nous devions mener une lutte opiniâtre pour un coin où l'on pourrait se cacher, mais pour bientôt, lui demander, son amitié, quand la faim nous tirait le ventre...

Il n'était pas facile de s'en aller, comme ça, même des rats et autres habitants rongeurs des profondeurs où nous avions vécu : non seulement dévoraient-ils tout ce qu'ils trouvaient dans nos sacs, mais ils s'attaquaient directement à nous, avides de notre chair qui leur semblait appétissante. Tout nous était tellement familier ici, tellement approprié aux conditions qui nous entouraient, que personne ne pouvait plus s'imaginer que le passé avait pu être différent ou qu'on pouvait vivre autrement par la suite...

Toutes sortes de rumeurs se colportaient au sujet de la bataille prochaine, mais on ne savait où, ni quand, ni comment. Quand on nous avait distribué de nouvelles chaussures, de nouveaux uniformes et autres objets, nous disant de jeter nos vieux haillons, ce fut clair qu'on se préparait à un long voyage.

Dans les premiers jours du mois d'Avril, les troupes régulières arrivèrent et prirent possession de notre secteur, lourdement chargés, comme des bêtes de somme, nous nous mêmes

en route le long des lignes des tranchées.

On s'arrêtait tous les cinq ou six kilomètres pour respirer un peu, comme les chevaux de trait sur une montagne. Quelquefois, on volait un petit somme durant ces courts repos et c'est avec difficulté qu'on s'y arrachait pour continuer la marche interminable...

## VII

ISAÏE 53.

" Cher ami,

Je veux te parler cette fois de mes frères volontaires. Je ne suis pas du tout content d'eux. Au lieu de marcher la tête haute, la poitrine bombée, <sup>de</sup> regarder droit dans les yeux, ~~ils devraient être fiers de leur titre de défenseurs, nos volontaires juifs font juste le contraire.~~ <sup>au lieu d'</sup> ~~ils devraient~~ <sup>on croirait qu'ils portent</sup> le deuil de quelqu'un et tout ce que j'ai essayé, pour les faire changer d'attitude, n'a servi ~~de~~ <sup>de</sup> rien.

La théorie militaire, ainsi que les exercices pratiques dont les sous-officiers les gavent sans répit n'ont <sup>pas</sup> laissé la moindre empreinte sur eux : ils ~~sont~~ <sup>sont</sup> toujours ~~maladroits~~ <sup>aussi</sup> maladroits. Après tout, qui donc les a obligés à s'inscrire dans l'armée? Et que veulent-ils, en somme? Qu'on les paie d'avance et qu'on s'occupe d'eux comme avec des breloques? ~~Qu'ils~~ <sup>Qu'ils</sup> sont peu conséquents! Au lieu d'être fiers de leur rôle, au lieu de montrer de l'amitié à l'égard de ceux qui les ont bien reçus dans ce pays, ils préfèrent porter toujours un masque:

"Oh! Oh est donc l'homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir?"

Celui qui se charge lui-même de nos douleurs et qui prend véritablement nos langueurs avec lui?

Celui qui est malade, brisé par nos crimes et percé de plaies pour nos iniquités?

Celui, grâce aux souffrances duquel nous sommes secourus?

Celui qu'on mène comme une brebis qu'on va égorger et qui demeure dans le silence?

Celui, enfin qui, lui-même, veut porter la croix des souffrances humaines? "

Une idée me ronge : peut-être n'a-t-on pas confiance en nous et ne nous enverra-t-on pas au front? J'en serais profondément <sup>véhé</sup> ~~horrifié~~. Ne suis-je pas ~~assez~~ fort, ~~assez~~ intelligent, ~~assez~~ fier pour pouvoir lutter pour moi et pour les autres? Le pire, c'est que moi, le pessimiste, dois enhardir les optimistes; que moi, le sceptique, dois rassurer celui qui a la foi.

L'ordre nous est parvenu, il y a quelques jours, de nous avancer plus près du champ de bataille. On nous a réveillés au milieu de la nuit, vers 2 heures.

On nous avait donné, tout d'abord, de nouveaux masques contre les gaz asphyxiants. Nous les avons essayés plusieurs fois, pour voir s'ils <sup>étaient efficaces</sup> ~~sont effectifs~~ comme protection : on nous <sup>avait</sup> ~~fait~~ entrer dans une grande pièce pleine de gaz et nous nous promenions, les masques sur nos visages, comme Abraham sur le bûcher. Plusieurs fois, quelques-uns des nôtres s'étaient évanouis et on avait <sup>eu</sup> de grandes peines à les sauver de l'asphyxie ou de l'empoisonnement. ~~Un jour,~~  
~~Un jour, ils ont été envoyés à l'arrière pour se faire soigner.~~  
~~Un jour, ils ont été envoyés à l'arrière pour se faire soigner.~~

On nous avait remis, outre les masques, des grenades à ~~main~~ main, des bombes et autres engins que les hommes de science ont inventé ~~pour détruire des vies humaines...~~ pour détruire des vies humaines...

Beaucoup de nos "héros" ~~étaient~~ <sup>se font porter</sup> malades pour ne pas être envoyés au front. D'autres voudraient s'estropier, et seraient tout prêts à sacrifier leurs mains, leurs jambes, ~~pourvu qu'ils puissent aller~~ <sup>on ne les envoie pas</sup> sur le champ de bataille. Je comprends maintenant que des hommes soient capables d'aller à la mort ~~par~~ <sup>par</sup> peur de cette ~~me~~ mort. La cause du suicide n'est pas ~~tant~~ <sup>tant</sup> la peur de la vie que la peur de la mort... Oh! Quand donc les hommes vont-ils fêter le jour de leur mort, comme le veut le surhomme de Nietzsche!...

C'est déjà le printemps! Mais le temps de la floraison sera chez nous celui du fauchage, du ~~XX~~ fauchage sanguinaire. On se prépare au combat. Les généraux inscrivent déjà le sort d'armées entières et <sup>dans leurs calculs sinistres</sup> les vies de centaines de milliers d'hommes sont jetées ~~en~~ <sup>à la mort.</sup> pâture ~~à~~ <sup>à</sup> ~~la mort.~~

~~à la mort.~~

Embrasse les enfants, et raconte leur les contes bibliques qu'ils écoutent toujours avec une si grande curiosité."

70905

## VIII

FAITES VOS JEUX

On nous avait fait savoir, par un ordre spécial, quelques jours avant le spectacle sanglant, que c'en ~~était~~ <sup>était</sup> ~~fait~~ <sup>fait</sup> des tranchées, ~~qu'on nous~~ <sup>que le</sup> temps ~~de mener un combat~~ <sup>(était venu)</sup> ouvert et que nous devions ~~être~~ <sup>(nous tenir)</sup> prêts à repousser les Allemands, ~~à repousser si loin qu'ils~~ <sup>avant</sup> ~~ne puissent~~ <sup>demander</sup> ~~rien~~ <sup>qu'ils n'en</sup> ~~pourraient~~ <sup>jusqu'à ce qu'ils</sup> ~~demander~~ <sup>demandaient</sup> grâce.

Et les préparatifs se faisaient plus pressants; de jour en jour, nos forces grandissaient. L'état d'esprit était, chaque jour, plus tendu, plus ardent, plus sérieux... et plus déprimant. Les officiers commençaient à nous parler d'un ton plus doux, plus amical. Ils venaient plus souvent nous voir et nous parlaient en camarades... Même les punitions étaient devenues plus suaves. Quelques-uns d'entre eux s'étaient même permis de nous réunir au camp et nous raconter ~~les~~ <sup>de</sup> ~~comment~~ comment nous devons nous conduire pendant une attaque, comment nous devons faire usage de nos pansements en cas de blessures et comment nous devrions nous tenir dans le cas où nous serions ~~des~~ <sup>faits</sup> prisonniers (car on disait que les Allemands fusillaient les volontaires qui tombaient dans leurs mains).

Chaque jour qui passait ainsi accroissait notre curiosité. Diverses rumeurs circulaient parmi nous, comme durant les 40 jours avant la destruction du Temple. Toutes sortes de légendes et d'histoires, - quelques-unes favorables,



d'autres défavorables, qui nous jetaient dans des trances.

Ainsi, par exemple, quelques copains m'avaient raconté  
 qu'ils l'avaient <sup>l'ayant appris</sup> ~~eu~~ de certaines personnes, que les Allemands  
 savaient déjà que nous allions les attaquer et qu'ils étaient  
 prêts à nous recevoir <sup>de la belle manière</sup> ~~avec~~ : ils avaient préparé  
<sup>tant</sup> ~~tant~~ de mitrailleuses, de canons, de revolvers, de bombes,  
 de grenades et de tels gaz asphyxiants et empoisonnants qu'avant  
 même <sup>que nous ayons pu approcher</sup> ~~de~~ leurs fils barbelés et de leurs tranchées,  
 nous tomberions sans souffle. D'autres avaient vu des tracts  
 qu'un avion allemand avait laissé tomber dans nos lignes, et  
 dans lequel les Allemands nous prévenaient que si nous  
 risquions l'attaque, ce serait tant pis pour nous. D'autres  
 encore avaient vu comment les Allemands avaient envoyé de leurs  
 tranchées un petit chien avec, au cou, un message et une balle  
 allemande; le <sup>message</sup> ~~chien~~ disant que si nous <sup>confias</sup> ~~avaient~~ leur igno-  
 rance de l'attaque que nous préparions, ils nous détromperaient  
 bien vite. ~~ils~~ <sup>qu'ils avaient</sup> ~~avaient~~ <sup>préparé</sup> (préparé pour nous des  
 balles comme celle que le petit chien avait autour du cou.  
 C'est avec elles que nous serions reçus!...

Et bien d'autres cancans et rumeurs <sup>couraient</sup> ~~avaient~~  
 de bouche à oreille, <sup>et à l'oreille que vous, les</sup> ~~avaient~~ <sup>et tant</sup>  
 où trouver la source de toutes ces légendes. Et plus le temps  
 passait, plus il y avait de nouvelles histoires, ~~plus~~ plus  
 terribles, plus lugubres <sup>les uns</sup> que les autres.

On racontait, par exemple, qu'un officier d'artillerie  
 avait déserté ~~un Allemand~~ <sup>chez les</sup> Allemand; et qu'on avait ~~trouvé~~ <sup>récompensé</sup>  
 que c'~~était~~ <sup>était</sup> un espion et qu'il transmettait aux allemands tous  
 les plans. Puis, on disait qu'un observateur avait, lui aussi  
 déserté... ~~un~~ <sup>les</sup> esprits ~~étaient~~ <sup>étaient</sup> plus ~~que~~ <sup>(de) jamais</sup>.

~~Un jour~~ <sup>Puis,</sup>  
~~les choses changeaient~~ les choses changeaient pour le  
 mieux et l'abattement faisait place à la joie. De bonnes  
 nouvelles nous arrivaient. ~~l'Italie allait~~ ; l'Italie  
 allait bientôt déclarer la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche  
 - aussitôt que nous aurions commencé l'attaque. Alors la  
 victoire était ~~sur~~ <sup>sur</sup> ~~sans le moindre doute~~ ! Un officier nous  
 avait alors raconté que le général de notre corps <sup>aussit</sup> avait dit  
 que nous <sup>n'</sup> n'avions rien à craindre ; il était <sup>certain</sup>  ~~sûr~~ que nous  
 remporterions une grande victoire! D'abord, parce que notre  
 artillerie est plus puissante et meilleure que celle de l'ennemi,  
 ensuite parce que notre infanterie est plus adroite et que  
 nous étions, en outre, supérieurs en nombre aux Allemands.  
 Il y avait quatre français pour <sup>un</sup> ~~un~~ Allemand. <sup>ceux-ci seraient</sup> ~~très vite~~  
~~chassés~~ <sup>bien vite chassés</sup> et ~~rossés~~ <sup>rossés</sup> d'importance...

Telles étaient les histoires que l'on se racontait  
 dans notre camp, quelques jours avant l'attaque.

Pour le moment, ~~on avait construit~~ <sup>on avait construit</sup> ~~des hôpitaux~~ <sup>des hôpitaux</sup>  
~~en planches~~ <sup>en planches</sup> - de ces hôpitaux de campagne, longs,  
 gris, avec des lits de camp par milliers, des médicaments, des  
 pansements, de l'iode...

On nous distribua aussi des masques ~~apportés~~  
~~pour couvrir le visage et surtout la bouche~~  
 et le nez en cas d'attaque ennemie avec des gaz asphyxiants.  
~~Il y avait, dans le camp, beaucoup de désinfectants, dans~~  
~~des bidons.~~

~~Après le déjeuner, on se promenait dans un monde~~  
~~muet.~~ Tous ces préparatifs avaient laissé une lourde  
 impression sur nos coeurs. Chacun de nous s'isolait dans  
 son propre petit monde, pensif, tourmenté; l'un songait  
 à sa famille, l'autre à ses amis; l'un faisait son examen  
 de conscience, d'autres étaient simplement effrayés de  
 l'inévitable. Quelques-uns avaient donné leurs adresses  
 aux brancardiers, afin qu'ils puissent prévenir leurs familles  
 ou amis en cas d'accident.)

(On commençait à se préparer à la mort. ~~De nouveaux~~  
~~"télégrammes" nous parvenaient entre temps : que ce ne seraient~~  
~~pas nous qui commencerions l'attaque; seuls des régiments~~  
~~français seraient spécialement amenés pour l'attaque, car~~  
~~comment peut-on se fier à nous, volontaires, pour~~  
~~prendre l'offensive? Il faut, pour ces choses, de braves~~  
~~soldats, bien disciplinés, n'ayant peur de rien, se jetant~~  
~~dans la mêlée comme à une danse.. Puis un nouveau "courrier"~~  
~~en, foi duquel l'offensive ne serait pas prise du tout, vu~~  
~~la trahison d'un officier passé à l'ennemi, qui racontait~~  
~~aux allemands toutes nos intentions.~~

~~Mais la hâte fébrile des préparatifs disait bien plus éloquemment, de la décision ferme et inébranlable, que toutes ces rumeurs et tous ces cancans...~~

Chaque soir, à l'heure du crépuscule, des petits groupes de soldats se formaient et l'amertume et la tristesse générale se déversaient en prières silencieuses et en tristes chansons. Et les chants des coeurs humains meurtris et douloureux se mêlaient aux chants ~~humains~~ des oiseaux... On aurait cru qu'ils s'étaient tous réunis pour chanter la gloire du soleil qu'ils voyaient peut-être <sup>pour</sup> la dernière fois, du ciel qui se baignait dans des couleurs merveilleuses, de la terre, du monde entier qui est si beau, plein de vie et de splendeur. Loin et longtemps, ces chants s'entendaient et de bien ~~loin~~, bien loin, résonnaient les échos qui finissaient par s'entremêler aux chants mêmes.

Toute la nature semblait participer à ces mélodies humaines - les herbes, les bois qui portaient en eux des secrets insondables, les collines et les montagnes qui, de loin, vous regardaient ~~loin~~, les rivières et les lacs, dans lesquels le soleil se baignait. ~~loin~~

Et, dans ce crépuscule sombre, des ombres d'une pâleur mystérieuse se mouvaient, des âmes agitées et trébuchantes flottaient dans les airs, racontant des choses effrayantes dont les espaces et l'éternité gardent le secret. ~~loin~~

~~Chacun de nous avait ces mêmes visions dans ses~~  
~~dernières chansons crépusculaires.~~ Chacun <sup>de nous</sup> exprimait sa  
dernière vo-lonté dans ces chants; chacun sentait qu'il serait  
bientôt arraché de cette terre si grande, si belle, si claire,  
et que c'était peut-être la dernière fois qu'il chantait  
avec ses frères et le chant devenait chaque fois plus puissant,  
plus aigu, <sup>et aussi</sup> plus doux, plus limpide. Cette mélodie avait en  
elle tant de sentiment, tant de foi, tant d'espoirs et  
d'amour qu'on ne pouvait plus s'arrêter; de nouveaux chants  
remplacèrent ceux qui s'envolaient et de nouvelles pensées  
nous embrasèrent, de nouveaux rêves, de nouveaux espoirs.  
Et ces chants suscitaient la danse. Les pieds se levaient  
d'eux-mêmes. Et plus cela continuait, plus la danse devenait  
bruyante, rapide : ~~pour nous~~, on s'était  
oublié, on n'entendait plus <sup>t</sup> sonner le canon, on ne voyait  
plus les litières qu'on avait préparé <sup>es</sup> pour nous, ni les  
fosses profondes, <sup>béantes</sup> ces tombes profondes prêtes à nous engloutir.  
Tout était oublié. On ne pensait plus aux parents, aux amis  
qui, ~~avaient~~ ~~été~~ ~~oublies~~ ~~par~~ ~~chacun~~ ~~d'entre~~ ~~vous~~  
~~oubliés~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~chaque~~ ~~poitrine~~ ~~endolorie~~ ~~s'échalaient~~ ~~des~~ ~~sons~~ ~~tristes~~ ~~qui~~  
~~parfois~~ ~~finissaient~~ ~~en~~ ~~des~~ ~~gémissements~~ ~~et~~ ~~plus~~ La joie et la  
gaîté prenaient le dessus - malgré tout. Le chant montait et  
devenait <sup>encore</sup> plus puissant. Chaque regard scandait l'éternité  
et chacun voyait à l'horizon la réalisation de ses rêves.  
Les chants et la danse continuaient. La danse macabre où  
chacun voyait <sup>la mort</sup> derrière le dos de son voisin, ~~avaient~~

70911

Stabat et l'adieu

Notre exaltation

Le dernier soir, un samedi, le 8 ou le 9 Mai, nous nous étions groupés tous, pour la dernière fois. ~~Mais~~ ne connaissant <sup>de force de notre âme</sup> plus de bornes, ~~notre exaltation~~ <sup>de force de notre âme</sup> nous chantions et dansions plus que jamais. La tension était, à sa limite. ~~pour les~~ <sup>de force de notre âme</sup> ~~et, pour conclusion des scènes touchantes à l'extrême~~ <sup>Enfin</sup> les amis se ~~faisaient~~ <sup>font</sup> leurs adieux; les mains se ~~seraient~~ <sup>seraient</sup>, on s'embrassait; ~~et,~~ <sup>puis</sup> les yeux pleins de larmes, nous nous regardâmes silencieux et tristes.

La nuit avait déjà recouvert la terre ~~de son sombre voile~~, que nous étions encore là, ensemble. Chacun <sup>crovait</sup> savait que c'était la dernière fois, l'ultime rencontre. Nous avions tous oublié l'appel. L'appel! A quoi bon, puisqu'on va mourir! D'autres crimes, plus grands, sont permis avant la mort.

Enfin, le chant du départ, et chacun s'en fut à sa tente.

Nous fûmes réveillés vers minuit et demi et nous prîmes la route fatale... L'étoile du matin nous rattrapa comme si elle n'avait pas voulu manquer son dernier adieu. Le soleil aussi, dans toute sa splendeur, se montra à ceux qui s'en allaient, si tranquillement, à la mort, sans la moindre résistance. ~~Il se montra dans sa lumière adorable être brillant et caressant - aux créatures qui le délaissaient. Il voudrait les sauver du précipice; il les enjôlait de son sourire luisant et les appelait à la vie. Il était prêt à tout à leur pardonner leurs péchés, à leur promettre une belle~~

70912

69

Il se montrait dans sa lumière adorable, il ~~para~~ promettait une

*(belle)* vie. Il était encore temps pour se ressaisir, <sup>de</sup> se repentir, et tout deviendrait à nouveau beau et attrayant.

C'était une matinée exceptionnellement belle. Le ciel était clair, parsemé de petites tâches rouges et bleuâtres. Loin, à l'horizon, on pouvait voir la nuit, faisant place au soleil. Je me rappelle<sup>ai</sup> d'un matin aussi beau, dans les Alpes; ~~les~~ nuages argentés <sup>Couvraient</sup> ~~les~~ vallées et les villes en un léger brouillard qui disparaît <sup>(yait)</sup> avec le lever du soleil.

Des colonnes interminables de soldats à pied, des canons aux gueules ~~interminables~~ de monstres sauvages, des cavaliers blindés, des machines horribles - instruments lugubres de meurtre - et, de nouveau, des colonnes d'êtres humains, marchant au <sup>(pas)</sup> ~~pas~~ et au rythme.

~~Il se montrait~~ <sup>A l'</sup> ~~approche~~ des tranchées, le soleil

*qui* brillait déjà dans toute sa splendeur ~~interminable~~

~~interminable~~ <sup>se couvrit</sup> ~~de~~ nuages noirs: <sup>(sombres)</sup> ~~de~~ <sup>de la fumée de la grosse artillerie</sup> ~~de~~

*c'était les nuages de*

~~interminable~~ L'atmosphère était asphyxiant, saturée de poudre et de gaz. Le bruit des canons qui tonnaient devenait de plus en plus assourdissant. Par ci, par là, des volcans crachant du feu de leurs oratères, soulevaient jusqu'au ciel des montagnes de terre, qui recouvraient ensuite les vallées. Tout brûlait! ~~interminable~~ On eût cru que le ciel s'était joint à la terre dans un creuset unique. Un enfer où tout grillait sur un feu continu. <sup>L'air semblait soudre:</sup> Les canons assourdissaient l'atmosphère et l'ouïe.

Les hommes qui se trouvaient au milieu de ces explosions étaient comme des fous. Le <sup>ur</sup> regard sauvage, les ~~leurs~~ yeux glauques <sup>considévaient</sup> ~~visivaient~~ ce cataclysme qui ~~un~~ déferlait devant eux et, comme un bétail ahuri, ils se pressaient les uns contre les autres, sans savoir ce qu'il y avait à faire. Toute la vie semblait se métamorphoser en une flamme de feu; on croyait que le bruit des canons finirait par secouer le monde entier et le briser en morceaux, que tout deviendrait poussière. Toutes les fibres humaines s'étaient comme desséchées; tout désir avait disparu; la volonté s'était figée, froide comme la glace; l'homme <sup>avant</sup> ~~cessé~~ d'exister pour lui-même, les yeux regarda<sup>ient</sup> ~~aient~~ chaque chose d'un regard indifférent. Quant au cerveau, c'était le chaos dans la nuit.

De pâles figures se dessinaient dans des apparitions vagues et incertaines et ne s'harmonisaient nullement avec ce qui se passait en réalité.

Et, au milieu de ce chaos en chair, de <sup>un</sup> tonnerres sauvages et horribles, de ces cris et de ces hurlements, on entendit tout d'un coup, comme un écho, une voix faible et sourde qui criait :

- En avant, en avant!



70914

IX

La dernière mitrailleuse

Cette longue et lourde journée <sup>ou</sup>

~~Après~~ la chaleur insupportable et l'atmosphère irrespirable de la poudre, de la dynamite, des explosifs de toutes sortes et des gaz asphyxiants; ~~après~~ les coups de tonnerre des canons qui avaient secoué la région entière, ~~après~~ les sifflements perçants de divers calibres des balles ~~après~~ ce chaos de sons et de bruits, ~~après~~ <sup>avaient accablés et désorientés</sup> ~~après~~ <sup>au lieu de sentir</sup> ~~après~~ <sup>fit</sup>

<sup>fit</sup> place à une nuit terrible par sa profonde <sup>(mortel)</sup> ~~silence~~ et par son <sup>(celui qui)</sup> ~~silence~~. <sup>l'échapper à</sup> ~~silence~~ avait pu <sup>de l'enfer de</sup> ~~silence~~ <sup>la journée</sup> ~~silence~~ <sup>autres</sup> ~~silence~~ <sup>funeste</sup> ~~silence~~, sur le champ-abattoir, celui-là essayait de ramper dans les ténèbres <sup>avec</sup> l'espoir de rencontrer, quelque part, <sup>(une)</sup> ~~part~~ <sup>âme</sup> vivante.

Dans le silence de la nuit, je rampe lentement sur mon ventre, comme un serpent, <sup>(je)</sup> tâtonne comme un aveugle, les oreilles au vent comme un lièvre, m'arrêtant à chaque instant pour écouter si <sup>on</sup> ~~quelqu'un~~ <sup>palpat</sup> vient ~~derrière~~, pour me ~~donner~~ <sup>un</sup> ~~coup~~ <sup>de sabre</sup> ~~derrière~~ ou si <sup>on</sup> ~~quelqu'un~~ <sup>mon corps</sup> ne rampait devant moi pour m'égorger avec ~~un~~ couteau. Une sueur froide, à chacune de ces terreurs, ~~me~~ <sup>(le)</sup> couvrait ~~à~~ tout moment, ~~hérissant~~ ~~mon~~ ~~dos~~ d'un tressaillement fébrile. Que faire? Rester là, couché,

sans mouvement? Le silence lugubre qui règne parmi les morts, coupé de temps en temps par les cris de douleur ou les gémissements des blessés, était encore plus terrible et plus effrayant que la mort elle-même. Même si je me décidais à rester blotti, ainsi, toute la nuit, parmi les cadavres et les blessés, qu'advient-il demain au lever du soleil? Comment pourrais-je me ~~saver~~, une fois le jour venu? Ne deviendrais-je pas aussitôt le ~~meilleur~~ point de mire <sup>immédiat</sup> de la première balle stupide qui viendra ~~de~~ d'un côté ou de l'autre? Autant vaut continuer à ramper, comme un ver de terre, m'en remettre à l'instinct, et ... advienne que pourra.

" - Tu es blessé?" demande ~~je~~-je à voix basse à une masse inerte contre laquelle j'avais buté dans l'obscurité!

- "Non" <sup>m'est-il</sup> ~~de~~ répond ~~il~~ d'une voix encore plus étouffée.

- "A quel régiment et bataillon appartiens-tu?" ~~lui~~ <sup>ajoute</sup>-je, pour dire quelque chose.

- "Troisième compagnie, bataillon D" est ~~la~~ la réponse, que j'entends à peine.

Je continue à tâtonner et ma main touche un objet dur.

- "Homme ou diable?" demandé-je avec un peu plus d'aplomb déjà.

- "Mitrailleur".

- D'où te vient cette mitrailleuse?

- C'est une longue histoire".

La rencontre inattendue d'un être vivant, à un moment de ~~terreur~~ <sup>panique dans</sup> ~~l'obscurité~~ des ténèbres accablantes, avait allégé ma poitrine d'une lourde <sup>pièce</sup> ~~peine~~ qui m'étouffait et m'avait rendu un peu de courage et l'espoir de me retrouver parmi mes camarades...

Et sans attendre mon invitation, mon nouveau compagnon me raconta l'histoire, d'une voix étouffée, lentement et tranquillement :

- " Le champ avait été nettoyé des fils barbelés qui se trouvaient autour de nos lignes et de celles des Allemands. Le bataillon C était posté à notre aile gauche. A ma grande surprise, je vis tout d'un coup ce bataillon se traîner hors des tranchées et marcher, en colonnes serrées, droit sur les Allemands. Le clairon et les tambours sonnent l'attaque. Les baïonnettes, fixées aux canons des fusils, brillent au soleil.

Les shrapnels allemands ~~arrivent~~ <sup>arrivent</sup> commencent aussitôt à éclater, sans arrêt, assombrissant le soleil et faisant des victimes nombreuses dans les rangs des colonnes <sup>en marche</sup> ~~avancées~~, baïonnette au canon. Ensuite, <sup>est</sup> ~~arrive~~ le tour de l'artillerie allemande, lourde ~~aussi~~ <sup>bien</sup> que légère, ~~de tirer~~ <sup>à</sup> courte ~~distance~~ <sup>sur</sup> les rangs déployés... Je ~~me~~ <sup>m'étais trouvé</sup> aussitôt perdu dans le brouhaha et <sup>je</sup> m'étais mis à grimper hors des tranchées, instinctivement, comme le font les chevaux dressés de la cavalerie, quand la trompette sonne l' ~~avance~~ <sup>le départ</sup> . . . .

J'étais déjà <sup>ans</sup> trois-quarts <sup>Sarti</sup> sur le parapet de la tranchée, quand quelqu'un me tira par un pied. Je me retourne et vois un de mes camarades de l'escouade, tirant de toutes ses forces pour me faire retomber dans la tranchée.

- Où cours-tu donc, triple fou ?! ne finissait-il de gueuler. On te tuera/ La vie t'est-elle déjà ~~de~~ devenue si insupportable que tu ~~cherches~~ <sup>à faire crever ?</sup> la ~~route~~ ?

- Maintenant ou plus tard? Qu'est-ce que ça fait?" lui répondis-je. "La balle me trouvera bien, où que je sois."

- "Mais, attends donc un peu", me criait-il sans me laisser aller. "Le feu est terrible! Les mitrailleuses et les fusils tirent bas et ~~à court~~ <sup>à court</sup> et fauchent impitoyablement les épis. Ne le vois-tu pas? Au même instant, il me relâche et j'entends derrière moi un gémissement inhumain. Je me retourne et vois mon compagnon, la tête toute ensanglantée, acculé au mur de la tranchée. Une balle avait traversé son crâne. J'avais donc raison, et sans plus m'attarder, je sautai de la tranchée et me mis à courir, droit devant moi.

Le chemin était très mauvais; à chaque saut; des ~~trous~~ <sup>trous</sup> dans lesquels ~~il y avait~~ <sup>il y avait</sup> des obus; à chaque pas, des soldats tombés. ~~Et~~ <sup>Et</sup> les pieds s'enchevêtraient dans les fils barbelés qui ~~remplissaient~~ <sup>remplissaient</sup> le champ de bataille. En face, près d'une colline, quelques soldats, ~~dispersés~~ <sup>dispersés</sup> rampent <sup>rampent</sup> sur la terre ~~et~~ <sup>et</sup> tirent du côté où je me dirige. Je m'arrête, perplexe : aller plus loin, c'est attirer les coups de fusil, ~~Mais~~ <sup>ni après</sup> je ~~me rends~~ <sup>me rends</sup> compte que ce sont ~~des~~ <sup>des</sup> soldats, avec leurs petits carrés ~~de~~ <sup>de</sup> toile ~~cousus~~ <sup>cousus</sup> dans ~~leur~~ <sup>leur</sup> dos (afin que

notre artillerie les reconnoisse et ne <sup>leur</sup> tire pas ~~dessus~~).

~~si~~ ils me reconnoissent certainement. ~~mais~~ ~~mais~~ Que signifient ~~donc~~ leurs fusils braqués dans la direction opposée? ~~mais~~

<sup>mais</sup> voici qu'un des soldats me fait signe de me coucher. Et ce n'est qu'alors, couché de tout mon long, que je vois, non loin de moi, une tranchée allemande <sup>d'au</sup> ~~sur~~ baillaient deux gueules ~~de~~ de mitrailleuses, comme les yeux largement ouverts d'un oiseau de nuit, et qui me visaient directement. J'aurais sauté avec grand <sup>!</sup> joie dans tout fossé qui se serait ouvert soudainement devant moi, sans m'occuper de sa profondeur, ~~mais~~ ~~mais~~ <sup>pour ne (être)</sup> plus le point de mire de ces gueules horribles. Je me ~~mis~~ mis à gratter furieusement le sol, comme une taupe, afin de disparaître aussi vite que possible. ~~mais~~ ~~danger~~ ~~imminent~~ ~~qui~~ ~~menaçait~~. Ceux d'entre les soldats qui avaient le malheur de se trouver sur la ligne de feu, tombaient autour de moi, sous les balles que <sup>deux</sup> vomissaient ces gueules ~~de~~. ~~mais~~ Pour plusieurs, c'était la mort soudaine: ~~non~~ <sup>ils</sup> avaient tout juste le temps de <sup>jetter</sup> un cri strident. D'autres ~~étaient~~ étaient blessés et hurlaient de douleur; d'autres enfin ne pouvaient plus crier et agonisaient, comme les animaux égorgés, <sup>qui sont les chiens de</sup> ~~perdre~~ leurs dernières gouttes de sang.

Tout d'un coup, une balle sifflante passe tout près de moi, puis une seconde, une troisième. Une balle avait même troué mon casque métallique. Le coup avait été tellement fort qu'il <sup>m'a</sup> semblait que ma tête ~~avait~~ éclatait en morceaux. ~~les~~

Que faire? ~~mais~~ ~~mais~~ Une idée me vint <sup>alors</sup>: je pris un cadavre

qui était étendu près de moi et le traînai jusqu'au petit monticule de terre qui m'abritait. Quand je commençai à le tourner, des sons étouffés en sortirent, comme d'un ventriloque, Je m'en débarassai et me mis à traîner un deuxième corps, puis un autre et je pus, de cette façon, me barricader et me mettre à l'abri des balles. Je ne sais ~~combien~~ combien de temps j'<sup>avais</sup> été ainsi entouré de mes cadavres, car on perd toute idée du temps dans ces circonstances. Je ne sais qu'une chose : pendant tout le temps que j'étais là, je regardai de ma cachette, à travers une fente, avec une tension entêtée, pour voir si un danger ~~me~~ me menaçait ~~de~~ d'un côté quelconque.

Soudain, je vis devant moi la figure d'un homme : je le dévisage. Je jurerais que c'est mon père - la barbiche ronde, ~~des~~ grands yeux, le front protubérant, avec ~~des~~ cheveux bouclés. ~~sa~~ stature. Serait-ce possible? Je frotte mes yeux. Mon père! Mon père! Comment se trouve-t-il ici, à un tel moment, et dans un tel danger? Non, c'est impossible. Mon père dans l'uniforme gris foncé d'un soldat? ~~La figure~~ <sup>Il</sup> ~~lève~~ ses ~~bras~~ <sup>bras en l'air</sup> et commence à crier d'une voix lugubre :

"Camarades! Camarades: Ne tirez pas! Un père de quatre enfants! Un père de quatre enfants!" Et il montre ses ~~maines~~ <sup>maines</sup> ouvertes. Ses jambes fléchissent : "Un père de quatre enfants! Ne tirez pas!"... Tout d'un coup, je le vois chanceler, tourner et tomber en arrière avec un gémissement féroce... Et puis, le silence!

Je ne pouvais plus rester enfoui parmi les morts; je sentais que j'allais devenir fou. Ma tête était en ~~fièvre~~. *Je m'ouïs comme un dément* et me ~~reussais~~ *reussais* courir, sans but, là où mes jambes me conduisaient..."

Mon compagnon s'était arrêté de parler. Dans l'obscurité et le silence de la nuit, les gémissements des agonisants et les plaintes des blessés et des estropiés parvenaient jusqu'à nous. Leurs appels, leurs cris détraquaient nos nerfs. Je me tournais vers mon compagnon :

- "Allons-nous en de cet enfer, nous y perdrons notre boussole si nous y restons jusqu'à l'aube.

- Où veux-tu aller?" me demande-t-il, d'un ton indifférent.

- Je n'en sais rien\*. ~~lui répondé je d'une voix troublée.~~ Advienne que pourra, mais je ne peux pas rester sur ce champ, dans cette nuit maudite.

- Et que ferons-nous de notre mitrailleuse?"

J'avais complètement oublié l'objet dur qui se trouvait à côté de lui.

- "A quoi bon t'occuper de ta mitrailleuse?" Tu n'es pourtant pas de la compagnie des mitrailleurs? Laisse-la là. Elle ne gèlera ~~pas~~ *pas cette* nuit ni ~~ne~~ *ne* deviendra ~~pas~~ folle..."

- Mais je suis ~~non~~ responsable de l'engin, ~~non~~... *non* Et il continua l'histoire des événements auxquels il avait été mêlé :

*de l'après*

- "Bien peu ~~de~~ <sup>de l'après</sup> notre régiment avaient eu la  
 veine d'atteindre le flanc de la montagne - "la côte I40"  
 dans notre bataillon. Quelques-uns seulement <sup>avaient</sup> eu la chance  
 de s'approcher de la position de l'"Ouvrage blanc" où se  
 trouvaient les batteries allemandes ~~d'une~~ <sup>d'une</sup> artillerie légère.  
 Le reste ~~avait été~~ <sup>avait été</sup> fauché de tous côtés - ~~par~~  
~~par~~ ~~les~~ ~~mitrailleuses~~ ~~allemandes~~,  
~~par~~ ~~l'~~ ~~artillerie~~ ~~des~~ ~~deux~~ ~~camps~~, car nos "75" avaient  
~~subies~~ ~~des~~ ~~pertes~~ ~~terribles~~ que nous avons  
 subies ~~durant~~ <sup>par une bonne part</sup> ~~de~~ la journée.

Quand je m'étais approché de la route de Béthune,  
 je vis les ~~troupes~~ <sup>synivants</sup> se replier en descendant la côte, afin de  
~~se~~ ~~replier~~ ~~en~~ ~~descendant~~ ~~la~~ ~~côte~~, afin de  
~~se~~ ~~replier~~ ~~en~~ ~~descendant~~ ~~la~~ ~~côte~~, afin de  
~~se~~ ~~replier~~ ~~en~~ ~~descendant~~ ~~la~~ ~~côte~~, afin de  
 de toutes parts. Ils avaient avec eux un groupe de prisonniers  
 allemands, sur lesquels les tirailleurs africains avaient  
 voulu ~~se~~ ~~livrer~~ ~~à~~ "l'escrime-baïonnette" ~~et~~ ~~la~~ ~~destruction~~ ~~per~~  
~~de~~ ~~la~~ ~~part~~ ~~de~~ ~~ces~~ ~~troupes~~. C'est avec <sup>de</sup> ~~grande~~ ~~difficulté~~ et en jouant des ~~à~~  
 crosses ~~avec~~ ~~des~~ ~~mitrailleuses~~, que nous <sup>fut possible à plusieurs reprises</sup> ~~avons~~ ~~pu~~  
 empêcher ~~les~~ ~~arabes~~ ~~sauvages~~ ~~de~~ ~~accomplir~~ ~~leur~~  
 forfait.

A ce moment, je fus appelé par un soldat de notre  
 régiment pour l'aider à transporter en lieu sûr un soldat de  
 la deuxième section, dont les deux jambes avaient été labourées  
 par les balles des mitrailleuses, non loin de nous.

Quand nous arrivâmes <sup>(l'endroit)</sup> ~~à~~ ~~l'~~ ~~endroit~~ où le soldat blessé  
 était couché, la fièvre faisait déjà ses ravages ; ses yeux



étaient à demi fermés et rouges; les lèvres remuaient sans que le moindre son sortît de sa gorge. Ses habits étaient couverts de sang, la terre <sup>(si il était étendu était devenu)</sup> ~~était~~ glissante ~~par~~ à cause du liquide rouge et de grosses mouches, de différentes couleurs, bourdonnaient tout autour. Il ouvrit les yeux à notre approche et nous regarda d'un regard morne et fixe. Il revint bientôt à lui, nous reconnut. Il se remit à gémir comme un enfant : "Sauvez-moi! Sauvez-moi! J'ai une femme, trois petits enfants. Emportez-moi d'ici, <sup>je meurs</sup> ~~américain~~ De l'eau! J'ai soif! Ma bouche est sèche!" Nous avons pu lui faire les pansements nécessaires à ses deux jambes, après qu'oi nous l'avons porté, à nous deux, sur nos bras, cherchant un coin sûr, où il pourrait être hors de danger et où le soleil <sup>(qui était au haut)</sup> ne le ferait pas souffrir. ~~américain~~ Il ne fallut pas chercher longtemps, car le sol ~~était~~ était couvert de grands et petits fossés, creusés par les obus.

A l'approche d'un de ces fossés, nous ~~3~~ trouvâmes couchés plusieurs chasseurs alpins qui étaient de notre aile gauche. Ils n'étaient pas blessés mais éreintés, à bout de forces et se reposaient après la terrible journée. Ils firent place <sup>à</sup> ~~leur~~ notre camarade blessé, que nous étendîmes dans le fossé. Je lui donnai à boire un peu de notre café sucré, auquel j'avais mélangé quelques gouttes de cognac - provisions qui nous avaient été données avant l'attaque.

Quand nous voulûmes prendre congé des chasseurs alpins et quitter le fossé, le pauvre blessé s'accrocha de

ses deux mains à nos habits, criant : "Ne me laissez pas ici tout seul! Je mourrai dans cette tombe. Personne n'entendra ~~mes~~ douleurs, ni ne viendra me secourir". Nous dûmes lui promettre, afin de pouvoir nous en aller, de revenir bientôt avec ~~un bâton~~ <sup>deux bâtons</sup> ~~sublime~~, pour le ramener au ~~sanctuaire~~ <sup>fort de secours</sup> le plus proche.

Aussitôt sortis de la cachette, nous fûmes salués par l'artillerie lourde des allemands, et le 270, et peut-être même le 305, se mit à tonner ~~pour~~ <sup>et les obus</sup> éclater <sup>aut</sup> à quelques mètres seulement du point où nous nous trouvions. La ~~pression de~~ <sup>déflagration</sup> ~~l'air~~ fut telle que nous tombâmes et fûmes couverts de terre. Heureusement, la terre était molle; il nous fut facile de nous en débarrasser et de continuer notre chemin. Un autre fossé artificiel nous barra la route. La tête d'un nègre sortait de là : ses dents blanches brillaient dans sa bouche ouverte et les yeux brillaient et priaient avec une telle imploration que nous nous ~~soûmes~~ <sup>étions</sup> approchâmes <sup>à</sup> de lui, sans le vouloir. Il n'était pas seul. Deux pieds en sortaient aussi, deux pieds sans corps. Plus loin, nous vîmes une tête, ~~plus~~ <sup>un</sup> ventre ouvert, dont les entrailles jonchaient le sol.

Après avoir déterré le nègre de la masse de terre mélangée de membres humains, de morceaux d'acier et d'aluminium, nous pûmes seulement nous rendre compte qu'il n'avait plus de jambes. Nous ne pouvions pas, naturellement, le laisser ainsi exhiler son dernier soupir sous les rayons brûlants du soleil, après avoir eu tant de difficultés pour l'arracher de sa tombe terrestre. Nous ~~avons pris~~ <sup>prîmes</sup> deux fusils sur lesquels

nous mîmes deux autres fusils en croix, sans les baïonnettes  
cette fois, et nous plaçames le nègre sur ce lit de fortune  
et nous nous en fîmes au premier poste de secours. Le médecin  
du poste nous engueula ferme : ~~tu~~ "au lieu d'aller à l'attaque,  
nous nous occupions, nous, soldats robustes, du travail des  
~~brancardiers~~ <sup>brancardiers</sup> ~~brancardiers~~ et ~~me~~ nous traînions, par dessus le marché, des  
blessés pour lesquels il n'y avait plus rien à faire...

Nous ne répondîmes pas à cet orage, mais nos  
yeux rencontrèrent ceux du nègre, dont le visage était  
miné de contorsions...

A la sortie du ~~tranchée~~ <sup>porte de secours</sup>, le champ de bataille  
nous sembla encore plus terrible que la colline de l'"Ouvrage  
blanc". Ét mon compagnon de dire : "Nous devons pourtant  
sauver le soldat de notre deuxième section". - D'accord,  
lui répondis-je, mais d'abord je crains fort que nous ne  
puissions retrouver le trou d'obus où il est couché, et, ensuite,  
qui sait si nous allons le retrouver vivant; et en fin de  
compte, tu as entendu la menace du médecin : il pourrait  
bien nous ~~rapporter~~ porter comme déserteurs de la première ligne.  
- Tu as raison, me répondit-il, mais nous avons bien promis  
au copain de venir le retirer de son trou."

Sans parler davantage, nous continuâmes tous  
les deux notre route. Les balles sifflaient au-dessus de nos  
têtes et la canonnade était assourdissante. A chaque siffle-  
ment, on se courbait instinctivement jusqu'au sol pour se

70925

traîner à quatre pattes, surtout quand on se trouvait sur un  
 petit monticule de terre et, <sup>lui en était</sup> par conséquent, plus visible.  
 Rampant ainsi, nous rencontrâmes une petite charrette, dont les  
 quatre roues étaient à moitié enterrées et, à côté, un soc de  
 charrue complètement rouillé. Nous nous jetâmes sur cette char-  
 rette et <sup>nous voici occupés à</sup> ~~vall~~ <sup>ce</sup> ~~la~~ <sup>ce</sup> ~~trainions~~ vers le trou d'obus où  
 nous croyons <sup>avoir laissé</sup> ~~que~~ notre copain blessé. ~~aurait se trouver~~. Ce  
 n'est pas chose ~~de~~ facile ~~de~~ trouver un trou sur une ~~grande~~  
 étendue de plusieurs kilomètres, <sup>et</sup> ~~où~~ <sup>ces</sup> ~~de~~ ~~ces~~ trous sont légion et  
 où il est défendu de se promener. Pourtant, nous le trouvâmes.  
 Le blessé avait perdu tout espoir de salut. Les chasseurs  
 alpins s'en étaient allés et <sup>il</sup> ~~il~~ était bien décidé à mourir,  
 fermant <sup>déjà</sup> ses yeux endoloris. Il semblait être dans le coma.  
 Quand il se vit, tout d'un coup, à l'air libre, sur une charrette,  
 l'instinct vital se réveilla bientôt en lui et il nous supplia  
 de le mener aussi rapidement que possible au poste de secours,  
 car les Allemands pourraient commencer à tirer sur nous...

Effectivement, les Allemands, croyant que nous  
 trainions un canon ou une mitrailleuse, ouvrirent sur nous un  
 feu <sup>noumi et pleurant</sup> ~~bruyant~~. Bientôt la charrette fut criblée de balles et le  
 blessé en reçut une qui le fit crier de douleur et d'horreur.  
~~.....~~ Nous faisons des  
 efforts surhumains pour pousser la charrette ~~vers le trou~~,  
 car les roues de métal s'enfonçaient toujours dans la terre  
 molle et rendaient presque impossible tout progrès. A chaque  
 pas, nous tombions, pour nous relever aussitôt après, pour  
 retomber de nouveau, comme les esclaves de l'antiquité qui

croulaient sous le poids de leurs fardeaux et que les conducteurs relevaient à coups de fouets. Nos conducteurs, c'étaient les balles qui sifflaient au-dessus de nos têtes. Je ne sais même pas comment nous pûmes nous tirer sains et saufs de cette fusillade. Quand nous arrivâmes enfin au <sup>font le secours</sup> ~~l'ennemi~~, le blessé était évanoui et <sup>il</sup> ne revint à lui qu'après une piqûre. ~~immédiatement~~  
~~qui lui fut donnée au poste de secours.~~

C'était le poste des chasseurs alpins et les batteries de 75 <sup>deux le savages</sup> ~~étaient~~. L'officier des batteries nous demanda des détails sur l'attaque. Quand nous lui racontâmes que notre propre artillerie <sup>nous</sup> (avait tiré ~~sur nous~~ dans le dos et avait ainsi occasionné des pertes sensibles dans nos rangs, il nous répondit que c'était de notre propre faute, parce que nous avions avancé trop rapidement et que ~~immédiatement~~ l'artillerie n'avait pas <sup>eu</sup> la possibilité de modifier ~~assez~~ rapidement son tir. Il nous donna de petits fanions blancs et nous indiqua comment les fixer à la pointe de nos baïonnettes pour signaler, quand nous approcherions de la colline, où se trouvait la nouvelle position que nous avions capturée.

A mi-chemin de cette position, une balle prit en écharpe la main droite de mon compagnon. Comme nous n'avions plus de pansements avec nous, je déchirai la manche de sa chemise pour panser sa blessure. Je le laissai dans un trou d'obus où il avait lui-même voulu se coucher, et me dirigeai vers nos positions. Je signalisai, comme convenu, à notre artillerie, qu'il fallait allonger le tir ~~immédiatement~~

~~de nos positions, quelques uns des obus de 15 tombaient encore sur les tranchées provisoires que les nôtres avaient commencé à creuser au pied de la colline.~~ Mon signal donna le résultat désiré. Un lieutenant du bataillon B, qui s'était trouvé dans la tranchée, m'ordonna de continuer ~~mon~~ dans toute la longueur de nos positions - ce que je fis. Quand j'arrivai à Neuville - St- Vaast, le lieutenant de la section des mitrailleurs me demanda des renseignements sur nos positions et s'enquit si j'avais, par hasard, rencontré ses hommes avec les mitrailleuses qu'il avait perdu<sup>s</sup> lors du <sup>terrible</sup> bombardement ~~terrible~~ des Allemands.

"Si je peux vous être utile, mon lieutenant, je suis à vos ordres", lui répondis-je.

"Traversez cette colline", me dit-il "faites bien attention, car les Allemands ont passé par ici, rampez... ~~sur~~. A une centaine de mètres au-delà de la colline, vous trouverez ma section. ~~à travers les tranchées~~ Dites-leur où je suis, et qu'ils viennent ici de suite".

Je partis aussitôt et me mis, de l'autre côté de la colline, à rechercher les mitrailleurs, que je trouvai enfin, après de longues recherches, couchés dans un fossé. La moitié de la section manquait; quelques-uns des survivants étaient blessés. ~~à la jambe, à la main au ventre...~~ Les rescapés se tenaient avec les pièces détachées de leurs mitrailleuses, effrayés de regarder <sup>en</sup> ~~par~~-dessus ~~du~~ trou qui les cachait, <sup>et</sup> ~~immédiatement~~ terrifiés par le bombardement ~~qui~~

épouvantable qui avait fauché impitoyablement leur section. Ils avaient perdu toute trace de leur lieutenant et ils n'en avaient plus eu de nouvelles depuis le matin. Quand je leur transmis l'ordre de leur lieutenant et <sup>(le lieu)</sup> le lieu où il se trouvait, ils eurent leur première indécision.... et restèrent sur place. Mais quand <sup>j'avis</sup> je saisis la première mitrailleuse qui me tomba sous la main et me <sup>for</sup> mis à courir dans la direction où j'avais laissé le lieutenant, ils ramassèrent toutes les pièces des mitrailleuses, avec les caisses de balles et <sup>de</sup> cartouches, et me suivirent. Nous arrivâmes au moment névralgique. Les Allemands avaient engagé une contre-attaque pour reprendre les positions que nous leur avions arrachées, et nos troupes battaient en retraite en grand désordre. Le lieutenant était hors de lui.

- " Vite, plus vite! Mettez les mitrailleuses en position. Une, ici, l'autre là-bas; encore une plus loin; et où sont les deux autres machines?"

- Sautées en l'air avec les hommes, mon lieutenant.

- Bon. Préparez les machines et apportez-moi les caisses".

Nous courions de tous côtés, comme des bêtes traquées. Nous traînions les caisses de munitions pour que l'on puisse charger les mitrailleuses sans arrêt; nous placions les canons de réserve qui remplaceraient les mitrailleuses, quand celles-ci seraient usées; nous creusions des petites tranchées pour cacher les mitrailleuses.

Le lieutenant co-urait d'une machine à l'autre :

- "Visez, ~~sur~~ 700 mètres ... Non! Non! ~~sur~~ 600!... C'est encore trop loin - mettez ~~sur~~ 500! Vous voyez bien que les Allemands avancent. Réglez le feu! "

Tout d'un coup, la canonnade crépite.

- "Je suis blessé, mon lieutenant, s'écrie ~~un~~ <sup>le charlier</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> la première mitrailleuse .

- Que le deuxième chargeur prenne la place, ~~il~~ <sup>il</sup> ~~il~~ <sup>il</sup> commande le lieutenant.

Zim ... trrrr ... boum! ... Et l'on entend déjà les cris :

- La deuxième mitrailleuse a sauté. Le tirailleur est tué. Les deux aides sont blessés.

Cela avait bardé, <sup>Et nous nous sommes fait</sup> ~~Et nous nous sommes fait~~ <sup>le soin nous étions</sup> ~~le soin nous étions~~ seuls, ~~le lieutenant~~, le lieutenant, et moi... <sup>avec</sup> ~~avec~~ une mitrailleuse. J'avais, entretemps, appris à m'en servir. J'<sup>avais</sup> ~~ai~~ d'abord <sup>de occuper à</sup> ~~descend~~ les caisses de munitions; ensuite, je <sup>mettre</sup> ~~occupais~~ les bandes de cartouches pour alimenter la mitrailleuse. Quand le premier chargeur avait été blessé près de moi, ~~il~~ <sup>il</sup> ~~il~~ <sup>il</sup> déjà <sup>le</sup> ~~le~~ remplacer, et quand le <sup>tirailleur</sup> ~~tirailleur~~ <sup>avait</sup> ~~reçut~~ une balle dans la tête, ce fut le lieutenant lui-même qui prit d'abord sa place tandis que je continuai à fournir les bandes. Ensuite, je pris la place de <sup>tirailleur</sup> ~~tirailleur~~ et <sup>ce fut</sup> ~~c'était~~ le lieutenant qui alimenta ~~la~~ machine. Nous travaillâmes ainsi jusqu'à la nuit, quand les Allemands battirent en retraite et tout tomba dans le silence.

Sm



70930

Le lieutenant me demanda :

- " De quelle section es-tu ?

- Je suis de l'infanterie du bataillon D, 3e compagnie.

Le lieutenant me regardait tout surpris de ce que j'avais pu travailler si bien avec la mitrailleuse. Il inscrivit ~~me~~ mon nom et matricule, et partit chercher les trois autres sections du régiment de mitrailleurs avec leur capitaine. Avant de s'en aller, il m'enjoignit de garder soigneusement la mitrailleuse et de ne pas m'en aller avant qu'il ne soit revenu..."

- Si c'est ainsi, je comprends pourquoi tu ne veux pas te séparer de la mitrailleuse. Mais que feras-tu s'il ne revient pas? Il n'est, après tout, qu'un homme comme nous et une balle peut tout aussi bien le toucher!"

- Nous attendrons jusqu'au petit jour et nous verrons alors ce que nous avons à faire. Il fait tellement noir maintenant qu'il est difficile de s'orienter et de savoir où l'on va".

L'aube vint, et son regard indifférent s'arrêta sur les cadavres froids et glacés...

Le lieutenant revint et commanda de se replier avec la mitrailleuse, car il était impossible de garder la position. D'autres troupes nous remplaceraient pour ~~maintenir le feu~~ <sup>une autre</sup> offensive.

X

Le prix d'une vie

« Combien

Un jour un roi avait, un jour, demandé à son bouffon; ~~un jour~~  
 « Crois-tu que je vaudrais ? » ~~un jour~~ <sup>ne répondit pas tout d'abord; il</sup>  
~~Le bouffon~~ (alla au marché, acheta une petite  
 idole et s'en revint <sup>devant le</sup> roi, lui disant : "Trois sols!". Le roi,  
~~fit~~ <sup>fâché, fit</sup> la grimace : "Je ne vaudrais pas plus que ces trois  
 sols, imbécile?!"

- " Non, grand et noble roi," répondit le fou; et,  
 tirant de sa poche la petite idole qu'il avait achetée, il  
 ajouta :

- " J'ai acheté ce dieu pour six sols, et le roi étant  
 un demi-dieu, il ne vaut que la moitié ~~de~~ trois sols! "

Si l'on demandait aujourd'hui à un soldat ce que  
 vaut la vie d'un officier, sa réponse serait immédiate : 100 Frs  
 par an et une médaille. Et <sup>si vous</sup> ~~rencontres~~ dans la rue un  
 soldat médaillé, <sup>vous pouvez s'efforcer</sup> ~~rencontrer~~ qu'il a sauvé un officier d'un danger,  
 pas très grand ~~parce qu'il~~ ; il suffit <sup>a</sup> que l'officier déclare que  
 l'ennemi <sup>il avait été héroïquement défendu par ce soldat.</sup> ~~l'ennemi~~  
~~Et voilà~~ la raison de ces <sup>voilà</sup> ~~belles~~ <sup>sublimes</sup> parades où, ~~un~~  
<sup>devant le front de bronze</sup> général attache de ses propres mains <sup>une</sup> la médaille sur la poitrine  
 du soldat, <sup>et voilà pourquoi</sup> ~~ce~~ ce soldat reçoit, en outre,  
 100 Frs de pension <sup>par an</sup> ~~annuelle~~...

Pour sauver la vie d'un soldat, d'un copain, tombé sur  
 le champ de bataille et blessé, et qui pourrait mourir de ses  
 blessures si on ne le secourait immédiatement, on peut parfois

peut être  
 serré de près par  
 devant le front de bronze

risquer ~~sa propre~~ sa propre vie, si <sup>(l'a et un fan)</sup> un officier. ~~Mais~~ C'est pour ~~qu'on~~ <sup>est tombé</sup> qu'on nous prévient que si ~~un~~ un soldat <sup>est tombé</sup> près d'un compagnon blessé, ce soldat <sup>Sera</sup> est considéré comme ~~un lâche.~~ <sup>un lâche.</sup> ~~Mais~~ C'est pour cette raison que les officiers ont ~~le~~ revolver à la main pour tuer ceux qui restent en arrière. Qu'on ose seulement jeter un regard derrière soi, ou avoir une pensée pour les blessés...

Voilà pourquoi nous tous, ~~les~~ <sup>les</sup> ~~survivants~~ <sup>sur</sup> vivants, pouvons témoigner qu'~~on~~ <sup>nous</sup> (aurions) pu sauver la moitié de nos amis, ~~et~~ les rendre à la vie, si nous avions pu ne pas compter avec ~~la~~ la "morale" soldatesque. Moi-même, j'ai couru pendant ~~des~~ <sup>des</sup> kilomètres sans vouloir regarder autour de moi. J'ai vu plusieurs de mes copains tomber et jusqu'~~aujourd'hui~~ <sup>à ce jour</sup> je ne pourrais dire s'ils avaient été tués ou seulement blessés. Je ne me pardonnerai jamais les deux soldats que j'ai vu couchés, l'un sur le dos, les yeux comme vitrifiés, l'autre, avec le visage contre le sol et que j'ai ~~passé~~ <sup>de</sup> en courant, indifférent aux souffrances de ces deux malheureux.

Mais mon caractère un peu féminin m'oblige à rendre un service quand on me le demande et à ne pouvoir ~~voir~~ <sup>considérer</sup> froidement les souffrances d'autrui. Plusieurs fois, quand on s'était trouvé trop près des lignes allemandes, j'avais sauvé des copains qui seraient certainement morts, soit des balles qui tombaient dru sur nous, soit de la perte de sang. Malheureusement, <sup>ce</sup> il y en avait des milliers d'autres!

70933

C'est ma seule consolation d'avoir, tout au moins, allégé quelques souffrances. Et pourtant, <sup>un jour que</sup> ~~maintenant~~ j'étais revenu avec des blessés aux positions françaises, un officier m'avait dit que je n'avais pas à m'occuper des blessés, qu'un soldat aussi robuste et énergique que moi devait rester, sur le champ de bataille et se défendre.

Je lui répondis que je ne voulais ni ne pouvais laisser mes copains agoniser... et m'en retournai à mon poste.

C'est pour cela, du reste, qu'il y avait un pourcentage aussi élevé de morts. Nous avons plus de morts que de blessés, tandis qu'~~en moyenne~~ <sup>selon</sup> de la statistique officielle, il ne devrait y avoir <sup>de</sup> ~~que~~ sept à quinze morts <sup>pour</sup> cent blessés. Une grande part de cette tragédie est ~~due~~ <sup>imputable</sup> aux ~~infirmiers~~ <sup>brancardiers</sup> qui avaient peur <sup>pour</sup> leur peau et <sup>se</sup> se cachai~~ent~~ ent dans les trous ou dans les tranchées, laissant mourir les blessés sans soins. ~~On~~ manquait aussi de brancards et les secours venaient souvent quand il était déjà trop tard.

La valeur de la vie humaine égale le prix d'une cartouche.

## XI

DES CROIX

Cher ami,

J'ai perdu un compagnon, un Russe, <sup>c'était</sup> un brave type. Il était libre ~~immensement libre~~, fort comme un géant, beau et fier ~~immensement fier~~, intelligent ~~immensement intelligent~~ ~~avec toutes~~ ~~ses qualités~~. Il était <sup>bon</sup> ~~immensement bon~~ <sup>avec</sup> ~~immensement avec~~ envers tous ~~et chacun~~; ses grands yeux doux attiraient tous ceux qui le connaissaient. Il <sup>avait</sup> ~~possédait~~ une voix <sup>penante</sup> ~~aimable~~ et <sup>belle</sup> ~~grave~~. Il avait été très actif en Russie, et à Paris <sup>lui plus</sup> ~~même~~ il ne se reposait jamais. Il serait devenu un peintre célèbre s'il n'avait rencontré cette mort cynique.

Nous étions partis <sup>2/</sup> plusieurs pour ~~apporter~~ les vivres. Il marchait à quelques pas devant nous. Il venait justement de recevoir de Paris une lettre de sa femme, <sup>lui</sup> peintre aussi. Elle lui demandait s'il avait le temps de peindre dans les tranchées. Tout d'un coup, une balle terrible le coucha. Pendant quelques secondes, je ne pus me rendre compte de ce qui s'était passé. Puis, je regardai autour de moi : un large champ plat. <sup>luy</sup> Au loin ~~on~~ voyait les ruines de villages détruits, des croix de bois brisées et là, à mes pieds, gisait l'artiste ~~immensement~~ dans un ruisseau que son propre sang avait formé. C'était le <sup>tallem</sup> ~~travaux~~ des tranchées... La mort elle-même l'avait ~~peintu~~ peintu avec son pinceau diabolique...

La veille

~~hier~~, nous avons tué quelques "Boches" près de nos tranchées. L'un d'eux agonisait encore et avait rampé jusqu'à nous. Deux balles dans le ventre, une à la jambe ~~le~~ <sup>le</sup> ~~chevillet~~. Je le vis <sup>monrir</sup> ~~à~~ mes pieds. C'était un blond jeune homme au visage très sympathique. On avait trouvé sur lui une lettre de sa mère : elle priait Dieu pour lui et <sup>attendait avec</sup> ~~attendait~~ <sup>impatience</sup> le moment ~~où elle pourrait le voir~~ <sup>arriver</sup>... On avait trouvé aussi une <sup>réponse</sup> ~~lettre écrite~~ à sa mère qu'il devait remettre au <sup>vapremestre</sup> ~~patron~~ et où il exprimait sa joie <sup>de</sup> ~~qu'il~~ recevait bientôt la croix de fer. Il est maintenant à mes pieds, les yeux largement ouverts; les dents sortant d'entre les lèvres entr'ouvertes.

~~Il n'aura pas la croix de fer~~. Au lieu d'une <sup>croix</sup> de fer, il en aura une <sup>croix de</sup> en bois.

Quelle puissance magique est contenue dans la vie. Les yeux injectés de sang, les bras tendus, il implorait qu'on le sauvât et appelait ses camarades. Mais plusieurs d'entre eux étaient déjà morts, les autres avaient pris la fuite. ~~On ne nous permit pas de le secourir. Tu peux te figurer notre situation...~~ C'était terrible de le voir. Sa mère qui attendait toujours <sup>la</sup> lettre, la lettre de celui qui est déjà mort, jeté dans une grande fosse, ~~avec~~ avec plusieurs de nos propres morts, et là-dedans une paix "séparée" et éternelle <sup>qui</sup> avait été conclue... ~~Les ennemis d'hier se comprennent bien aujourd'hui dans leur langage muet...~~

Je suis dans un état déprimé <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>Session</sup> Je me sens dépourvu  
 de volonté; je n'ai <sup>pas</sup> le moindre désir, ni la moindre  
 aspiration. Je <sup>me</sup> laisse aller sans me soucier de quoi que ce  
 soit. O, temps ! Quel dieu terrible et plein de courroux t'a  
 créé et t'a donné le pouvoir de tout supporter sur tes ailes  
 qui se meuvent sans répit dans l'éternité ...

Voici le poème que je viens de crayonner :

Je marchais ainsi  
 Le long de la rivière.  
 Je regardais les vagues  
 Se hâter <sup>hâter</sup> d'ici.

Mille routes inconnues  
 Les rencontrent partout.  
 Nulle d'elles malgré tout  
 Les arrêter ne pourra.

"Vagues heureuses, claires et libres",  
 S'en allait ma prière vers elles,  
 "Prenez-moi, gardez-moi dans votre course  
 Le long de la belle rivière.

Et alors comme vous, je fuirai  
 De ces lieux méchants et tristes  
 Vers les mers profondes, lointaines  
 Loin d'hier et d'aujourd'hui.

Sur une île lointaine, là-bas,  
Je construirai mon nid,  
Et mon coeur meurtri ne s'ouvrira  
Aux yeux de personne.

---



Lettre à un ami.

...Tu veux que je t'écrive... Non, mon cher. Comment veux-tu que je pense même à écrire quand, de quel côté que je me retourne, je vois le vieux rabbin, le martyr ...

Tiens, voici la parade qui se déroule derrière le village, et le vieux rabbin, dans ses habits sacerdotaux du Sabbat, mené vers l'échafaud devant les yeux du monde entier, en plein jour... Quelle horreur! Un frisson vous passe dans le dos! Je rêve de toutes les femmes juives violées, luttant contre leurs tortionnaires. Eveillé, il me semble souvent entendre les cris plaintifs des enfants et des vieillards pourchassés en exil, le long des blanches steppes de la Russie. Plus d'une fois <sup>je</sup> ai ~~me~~ examiné mon fusil avec colère. Je me reproche souvent de n'en pas faire usage contre ceux qui sont cause de toutes ces souffrances. Plus d'une fois, je couvre<sup>is</sup> mon visage de mes mains - de honte et de douleur. Et ma conscience -oh, ma conscience - elle déchire mes entrailles. Pourquoi ne suis-je pas là-bas avec les malheureux? Je suis caché ici, dans les tranchées, pour ne voir ni entendre leurs souffrances... Souvent, je tombe dans un fatalisme et un désespoir qui me font perdre toute conscience de moi-même. Souvent, une forte envie me vient de me griffer. Je m'insulte grossièrement & résultat d'une dépression morale et d'un état de complet abandon. A de tels moments, je ne possède aucun désir, aucune volonté, aucun but,

rien qu'une douleur profonde. Mon coeur se remplit de chagrin et de tristesse. Et ma tête me fait mal, bien mal.

Je suis seul à être la cause de tout cela. Moi seul suis responsable de ce qui se passe dans la lointaine et ténébreuse Russie et en Galicie Orientale. Moi seul et personne d'autre. Je suis le coupable, car j'entends tout, je vois tout et je ne dis rien... Ne rien dire!... Je secoue ma tête stupide, je me mords les lèvres... et ne dis rien! Je suis coupable de ce que les cosaques sauvages violent les femmes juives, pillent, assassinent et font tout ce que leurs bas instincts leur dictent, et personne ne s'oppose à leurs méfaits, personne! Je suis le coupable car, autrement, j'aurais traversé, d'un saut les milliers de kilomètres pour sabrer tout et tous... Comme les épis par la faucille seraient-ils tombés... J'aurais baigné mon épée dans le sang des brutes humaines, jusqu'à ce que j'aie altéré ma soif de vengeance. Et tous ces démons, tous ceux qui ont poussé à ce jeu diabolique qui a accaparé le monde entier, ceux qui se tiennent maintenant à distance et savourent leur victoire - je les aurais tous égorgés et noyés dans le sang qu'ils ont fait couler. Et à tous ces féministes, à ces inventeurs d'idées qui ont subitement commencé à sanctifier la présente guerre - j'aurais baillonné ces bouches, après leur avoir arraché la langue...

J'aurais arraché ce vieux voile pourri d'hypocrisie et de duplicité et les aurais tous laissés dans leur nudité

repoussante et putride... Je l'aurais fait! je dois le faire.  
Mais - moi non plus je ne le peux ...

Et voilà que, de nouveau, apparaît devant moi le fantôme du soldat juif, qui me répète toujours les mêmes paroles :

- " Va, mon frère, va! Sacrifie-toi comme je me suis sacrifié, moi, sur les champs sanglants. Montre et démontre que tu n'es ni mouchard, ni froussard, ni poltron...

" Tu restes infidèle à tes bourreaux. Prouve donc ton courage! Ne le fais pas pour qu'on te glorifie et pour qu'on te couvre d'honneurs. Non! Fais-le pour qu'on ne torture plus tes frères et soeurs, pour qu'on n'ait plus à les accuser... Qu'on ne dise plus que les juifs ne sont pas honnêtes, qu'ils se rachètent de tout et qu'ils sont des poltrons et des froussards...

" Va mourir!... Meurs et lave de ton sang le signe médiéval d'infamie de ton peuple... Va lutter! Sauve! Meurs pour tes ennemis! Cours et crie : Hourrah! Crie et n'écoute pas ton coeur dont le sang bout et qui se brise de douleur! ... Va, mon frère, va, défends tes ennemis/les plus acharnés... Ne demande rien et ne t'arrête pas à penser. Ton tour est venu, ton heure... Tu peux encore sauver, par ta mort, les quelques frères qui sont encore restés et qui errent sans feu ni lieu;

persécutés et délaissés de Dieu et des hommes - ceux qui n'ont pas de place sur cette terre immense... Tu peux alléger leurs souffrances."

Et, de sa main osseuse et fatiguée, il m'indique les fossés ennemis... Et ses orbites d'où coulent des larmes, grosses du sang des martyrs juifs, me montrent la même route. Je me jette dans la direction que le fantôme m'avait indiquée - mais les fils barbelés me réveillent, et je me rappelle que je suis de ~~sentinelle~~ <sup>gard</sup> ... près des tranchées allemandes. J'écoute. Je les entends parler...

Je suis de patrouille : depuis plusieurs nuits que je n'ai plus dormi ... Je sommeille à mon poste. Mais le fantôme ne me laisse pas négliger mon devoir : il me réveille bientôt et me le rappelle. Un officier s'approche de moi; il me demande si je n'ai rien à rapporter et veut, sans doute, se rendre compte si je dors par hasard. Bien souvent, il advient en effet, que les patrouilles s'endorment et que les éclaireurs ennemis tombent sur eux, les tuent et prennent les positions...

C'est terrible, pourtant, de ne pouvoir dormir durant plusieurs nuits de suite... Et toujours le fantôme... Que me veut-il?... Ne peut-il me laisser tranquille?...

## XIII

INJUSTICES

"Ta dernière lettre m'est parvenue à un moment terrible et c'est en une minute plus terrible encore que je t'écris ces mots... ~~Un mois a passé depuis le jour où nous avons commencé à jouer, où sur la scène du monde, nous avons présenté l'horrible spectacle qui avait déjà coûté la vie aux trois quarts des acteurs. Parmi eux - notre ami Sobol... Un mois, aujourd'hui... Et aujourd'hui, à cette même date, nous recommençons.~~

La dernière nuit fut horrifiante ... Pendant que je t'écris ces lignes, le canon tonne et les obus font éclater l'écorce terrestre... le ciel s'est incliné sur la terre... De gros monceaux de terre et des nuages de feu ~~paraissent~~ paraissent, disparaissent et reparaissent ~~à~~ nouveau... Le prologue, le mariage, le souper nuptial et l'enterrement se jouent simultanément,...

Nous avons appris la mort de Peretz quand nous étions encore en Champagne, quelques jours avant notre offensive. Un groupe imposant de héros juifs s'était formé, la prière des morts avait été lue, quelques-uns avaient récité ses oeuvres, d'autres avaient raconté des anecdotes <sup>sur le</sup> grand disparu et on s'était séparé en chantant des chansons juives... C'était un divertissement admirable en même temps qu'un deuil (sache que chez nous, cette contradiction de termes n'existe pas : nous ne savons jamais où se termine le

70943

100

premier et où commence le dernier)... Beaucoup d'entre les membres de ce groupe ne sont plus parmi les vivants... Ils ne se doutaient certes pas qu'ils rejoindraient si vite Peretz...

Je me porte bien. Ma santé est excellente. Seuls les nerfs, le coeur et l'âme s'émiettent. Comment diagnostiquer cette maladie?

..... J'ai dû interrompre ma lettre. J'ai été couvert de terre par un obus... Quelques morts sont déjà étendus à mes pieds... Qu'est-ce qu'ils ont à me regarder ainsi de leurs yeux lointains? Il y a quelques instants seulement... Quelle ironie diabolique! Moi aussi, bientôt, je serai comme eux, aussi repoussant, quand les vivants ne voudront même pas jeter un coup d'oeil sur moi!...

Le clairon sonne. Adieu! Adieu! On appelle à l'attaque. Embrasse les enfants. Ne leur raconte rien ...

.....  
Le soir, après l'attaque. Nous avons été victorieux... Mais quelle victoire, hélas! Les champs sont recouverts de morts... de blessés! Oh! les blessés... ne pourrait-on pas les faire taire?! Leurs gémissements, leurs plaintes, leurs cris me rendent fou. Je ne peux plus le supporter. Prendrai-je une baïonnette pour les libérer de leurs souffrances? Terminerai-je l'oeuvre si bien commencée de la mort rouge? Que me veulent-ils? Tu sais bien que je ne peux supporter tout cela! ...

Nous avons <sup>fait</sup> pris des prisonniers... ~~deux~~... Pas un  
 seul <sup>qui soit</sup> fier de lui-même... Tous ont leur tête inclinée, leurs  
 regards <sup>vers la</sup> ~~sur~~ terre. Je ne peux pas les regarder! Doivent-ils  
 avoir avec eux leurs instruments de meurtre pour <sup>se maintenir</sup> ~~être~~ fiers  
 et forts? Et autrement - impossible? Où trouvera-t-on le  
 glorieux martyr qui irait à la mort d'un pas léger, le sourire  
 aux lèvres, afin qu'on n'entende le moindre soupir?! Les  
 hommes n'ont pas encore atteint ce niveau. Tous, des estropiés.  
 Une génération de créatures impotentes, ramollies...

Ne raconte toujours rien aux enfants... Laisse les  
 vivre dans leur féerie enfantine...

--- --  
 Cher ami,

Nous vivons en des temps lugubres et dans un monde  
 cynique et amoral. Une psychose destructive s'est emparée  
 de tous les cerveaux. Notre époque nous rappelle les ténèbres  
 des siècles passés, quand un Christ, un Giordano Bruno et  
 autres martyrs furent proclamés des destructeurs de l'ordre,  
 des proscrits et furent brûlés et assassinés, quand on  
 croyait que les bûchers purifiaient et qu'on remplissait un  
 devoir sacré. Même l'acte d'un Hérostrate n'aurait surpris  
 personne aujourd'hui. Des temples de Diane - on en détruit  
 par milliers, et personne ne souffle mot. La puissance de  
 destruction croît avec chaque jour qu'i passe et elle a déjà  
 atteint son point culminant.